

MAGASIN de COIFFURES de PALMER

1745 RUE NOTRE-DAME.



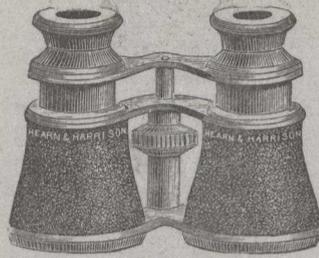
Nous venons de recevoir des nouveautés fashionables et artistiques en marchandises convenables pour la chevelure.

Le Carnot

La dernière coiffure à Paris.

Le Toupet Borden est un grand succès. Aucune dame ne peut s'en passer.

Trois magnifiques appartements privés pour la coiffure des dames.



Thermomètres,
Baromètres,
Instruments,
de dessin
Photographie

CHEZ

HEARN & HARRISON,
OPTICIENS,

1640-1642 NOTRE DAME, - MONTREAL.

Loupes,
Microscopes,
Lanternes
Magiques,
Graphoscopes,



Pince-nez. 1640-1642 NOTRE DAME ST

LE

Stimulant au Vin de Rancio

DE LA

Maison CUSENIER de Paris

Est le Meilleur Tonique.

Un verre avant chaque repas reconstitue le tempérament le plus faible.

LE COIN DU FEU

Revue Mensuelle

ABONNEMENT :
\$2.00 PAR ANNEE. }

AVRIL 1894

ADMINISTRATION :
{ 63 RUE ST. GABRIEL.

SOMMAIRE

UN APPEL AUX FEMMES CANADIENNES FRANÇAISES. * *	LA MODE,	<i>Jeanne.</i>
TRAVERS SOCIAUX (La Vie du Ménage),	LA PAGE DES ENFANTS,	***
Marie Vieuxtemps.	EXTRAIT DES MÉMOIRES DE LOUIS RACINE	
CONSEILS DE LA MÈRE GROGNON, * * *	SUR JEAN RACINE,	<i>Louis Racine.</i>
LES RÉFORMES MUNICIPALES,	LA MATRONE D'EPHÈSE,	***
Savoir-Vivre,	CUISINE,	<i>Tourne-Broche.</i>
ICI ET LÀ,	LETTRES D'UNE MARRAINE,	<i>Em. Raymond.</i>
LITTÉRATURE,	M. ET MADAME RONCIN,	<i>Alphonse Karr.</i>
HYGIÈNE,		
Météore.		

Un appel aux Femmes Canadiennes Françaises.

Le Conseil National des femmes canadiennes se réunit le 10 avril prochain à Ottawa, dans une grande convention. Sans qu'aucune de nos compatriotes, soit anglaise, soit française, ait reçu d'invitation spéciale, toutes sont instamment priées par lady Aberdeen de se joindre à cette œuvre excellente, qui a déjà accompli tant de bien en Europe et que le zèle philanthropique de la femme de notre gouverneur veut naturaliser ici. A plusieurs reprises, son Excellence a exprimé son vif désir de voir les canadiennes-françaises prendre part à une entreprise dont elles retireront tant d'avantages.

Quelles raisons aurions-nous de répondre à ses avances flatteuses par l'indifférence et une abstention qui aurait l'air méprisante? Notre apathie laissera-t-elle encore en cette affaire prendre le pas à l'élément anglais, et l'autorisera-t-elle à dire qu'on nous trouve toujours réfractaires à toute idée un peu élevée, à toute tentative de progrès?

On ne niera pas que notre organisation sociale ne soit, sous bien des rapports, susceptible d'amélioration. Le but du Conseil National des femmes, qui étend ses ramifications dans plusieurs villes européennes et de ce continent, est justement de chercher le remède aux souffrances de la femme, et — s'il faut le dire entre nous — le moyen de corriger ses défauts.

Le titre seul des études qui seront faites par

quelques dames anglaises et françaises à la Convention d'avril montre à quelles questions vitales on va s'attaquer et quels problèmes intéressants pour la mère, la ménagère et la mondaine le Conseil s'appliquera à résoudre. L'un des premiers sur le rôle est celui qu'on a appelé le "problème des servantes." Si les volontés et les lumières unies de femmes d'expérience faisaient ce miracle de conjurer le fléau domestique qui compromet la paix de nos foyers, non-seulement les femmes mais tous les maris du pays avec elles élèveraient leurs mains reconnaissantes pour rendre grâces de l'heureuse révolution.

Est-il besoin de rassurer nos maîtres et protecteurs, les pères et les maris, sur l'innocuité de ces conférences où l'on ne revendique rien que la liberté de faire le bien et où l'on ne prêchera pas autre chose que le devoir, de façon que ces conciliabules féminins, loin d'être des centres d'hostilité redoutables à la puissance des hommes, ne seront encore que des ateliers dans lesquels s'élaboreront de douces lois propres à augmenter le bonheur de ces privilégiés.

Qu'ils s'en convainquent eux-mêmes en parcourant les titres des études qui seront lues à cette assemblée générale du 10 avril :

La coopération dans le travail et pour les fins de charité.

Les clubs artistiques et leur influence sur les arts au Canada.

La manière d'élever les enfants : Influence de la vie de famille, art de reformer les enfants difficiles.

Le travail de la femme et les réformes sociales : Mesures préservatives, de secours, de tempérance.

Le soin des malades pauvres, à l'hôpital et chez eux : Premiers soins à donner aux blessés en cas d'urgence.

Le problème des domestiques : au point de vue de la servante et de la maîtresse ; suggestion des remèdes à appliquer.

M^{me} R. Thibaudeau a accepté le poste de vice-présidente du Conseil National des femmes.

A deux ou trois assemblées déjà elle a brillamment représenté, comme on le sait, l'élément canadien-français. Nous n'avons aucune excuse pour ne pas suivre son exemple et pour refuser la main qu'on nous tend avec une entière bonne foi, en nous demandant de prêter notre concours à une œuvre bienfaisante et civilisatrice.

Ce que l'on attend donc de nous c'est que nous nous rendions en nombre à la convention d'Ottawa

et ensuite aux assemblées subséquentes qui seront tenues à Montréal.

La présence de nos compatriotes, leurs votes dans certaines circonstances seront un encouragement à celles qui, placées à notre tête, tenteront quelque chose dans notre intérêt.

C'est en lisant dans les journaux étrangers des faits divers comme celui que je vous demande la permission de citer ici, qu'on se rend compte des prodiges que peut accomplir une association de femmes, formée dans le but de s'entraider et de protéger les déshéritées de la fortune :

"A Paris, dimanche, 11 février, a eu lieu, dans la salles des Agriculteurs, 8, rue d'Athènes, une audition organisée par Mme Saillard-Dietz, au profit de l'œuvre "La pléiade." Cette œuvre d'une haute utilité a pour but de fonder des cours gratuits de sciences, de lettres, de langues vivantes et d'art pour les jeunes filles pauvres, et de leur fournir ensuite les moyens d'utiliser leur talent ou leur instruction."

Encore une fois, chères concitoyennes, au point où en sont les choses, l'honneur nous commande en quelque sorte de marcher, et notre abstention dans l'occasion présente ne pourrait qu'être interprétée à notre désavantage.

Travers Sociaux

XIV.

La Vie de Ménage.

On se marie pour être heureux. Cette illusion de la jeunesse qui, au moment où elle prononce le *Oui* sacramentel, croit mettre le pied sur le seuil du paradis... terrestre, cette illusion est éternelle. Il est entendu, entre amoureux, que sa félicité ne ressemblera à aucune autre, et qu'elle ne sera ni entamée ni diminuée par les vicissitudes de la vie matérielle.

Au dire de quelques sceptiques, cette douce espérance est entièrement vaine ; dans le sourire de pitié avec lequel ceux-là regardent un couple actuellement heureux, il y a l'amertume d'une mauvaise expérience.

Il ne faut pas croire ces victimes qui sont les *chats échaudés* du proverbe.

Non, sentimentale et confiante jeunesse, tu n'as pas tout-à-fait tort d'espérer. Le bonheur existe pour certains élus. Et si l'infortune des autres ou leurs sombres prophéties t'enfoncent au cœur l'épine du doute ; si, croyant t'éveiller d'un beau rêve, il te vient quelque matin ce soupçon que la vie n'est peut-être qu'une duperie, et son printemps le piège fleuri engageant l'humanité dans une voie douloureuse, chasse ces vilaines idées. Et pratique sans arrière-pensée les trois vertus théologiques dont Dieu a fait les fondements de sa religion, vertus divines en effet qui entretiennent dans l'âme une impérissable fraîcheur : Aime, espère et crois.

Les élus du bonheur conjugal sont ceux qui possèdent le talisman rare d'un *amour véritable*.

J'ai l'air de dire là une vérité de la Palisse, ou tout au moins une chose bien banale, mais c'est le cas de répéter que la plupart se méprennent sur le sens mystique du fameux vocable. Tel qui se croit atteint d'un amour inguérissable ne fait que subir un accès de passion.

Si vous me demandez à quoi on reconnaît le sentiment supérieur que je vous indique comme le gage de toute union solide, je n'oserais m'aventurer à vous le définir, mais je me bornerai à vous en donner le signalement. Ce que j'appelle un amour réel — où l'esprit est subjugué comme le cœur est épris — se montre calme et discret, confiant et réservé, égoïste aussi parce qu'il se suffit à lui-même.

L'échange de cette précieuse affection qui implique une estime et une considération absolues pour son objet est un palliatif à toutes les misères. Par l'effet de je ne sais quel aimable miracle, il fait sentir sa douceur jusqu'au milieu des épreuves. La manifestation d'une sympathie ardente et d'un dévouement illimité est un baume aux plus âpres douleurs. Les larmes que nous arrache le malheur sont moins amères si on les verse près d'un cœur compatissant.

Le propre de l'amour vrai c'est d'être pratique. Un mari aimant sérieusement sa femme ne négligera aucun moyen de pourvoir à son bien-être et de l'augmenter dans la mesure de ses forces. De même l'épouse dévouée, comprenant que le bonheur en ce monde imparfait est surbordonné à mille circonstances matérielles : qu'avec une âme magnanime et le cœur le plus épris un homme ne peut se contenter éternellement d'un mauvais dîner, d'une maison mal tenue, du désordre occasionné par la conduite d'enfants mal élevés ou de serviteurs peu stylés, règlera avec sollicitude tous les détails de son intérieur de façon à en faire pour le roi et le soutien de la famille un séjour agréable.

Mais le peu de sérieux qui entre de nos jours dans l'éducation des filles les rend bien inégales à la tâche à la fois grave et délicate de diriger une famille.

L'honnêteté native qui distingue notre jeune race et je ne sais quel fond de vertu ayant résisté à l'entraînement le plus frivole se révèlent pourtant

dans les situations difficiles et à la surprise générale, chez quelques épouses inexpérimentées, les élevant par une espèce de miracle à la hauteur de leurs obligations.

Bien que leurs braves cœurs dans les grandes occasions sachent ainsi se montrer héroïques, la futilité d'esprit et l'aveuglement de l'intelligence, qu'un grand nombre apportent en ménage en guise de dot, ne peuvent manquer, en face de certains problèmes dont la solution demande un jugement éclairé secondé par une grande force de caractère, de faire une désastreuse faillite.

Il y a des hommes qui se contentent d'une femme qui soit une habile ménagère et sache s'habiller. Ces deux conditions d'après eux suffisent pour "faire honneur à leur position."

S'ils ne devaient pas avoir d'enfants, nous laisserions ces gens peu difficiles appeler tout à leur aise leur épouse-intendante un trésor ; mais dès que son titre de mère impose à celle-ci le devoir de conduire des âmes et de former de jeunes intelligences, ses talents domestiques deviennent insuffisants. D'inflexibles principes religieux et une bonne instruction doivent ajouter leurs lumières à la science utile de faire d'excellentes confitures, de bien tenir sa maison, et de dire avec grâce, peut-être même avec esprit, dans son salon, d'aimables banalités.

Aussi bien, sans ce secours surnaturel, à la meilleure des ménagères et à la mère la plus dévouée il manquera toujours quelque chose. Car c'est avec une intelligence éclairée qu'on forme des enfants sains de corps et d'esprit, comme c'est la résignation et l'humilité chrétiennes qui font accepter à une femme moins fortunée que ses compagnes l'infériorité relative de sa position.

La raison pour laquelle l'espoir des jeunes filles attendant du mariage une félicité sans mélange est souvent déçue, c'est que dans leurs rêves elles ne font pas la part des misères inhérentes à toute existence ; c'est qu'on a négligé de préparer leurs forces et leur volonté à affronter courageusement le prosaïsme de la vie, et qu'elles voient dans leur avenir une espèce de conte de fée où minuit ne sonne jamais pour l'heureuse Cendrillon.

Il ne faut pas compter uniquement sur la bonté et la tendresse d'un époux pour la paix du ménage. Une femme n'est heureuse que si elle achète son

bonheur par de constants efforts, que si elle le sait mériter par sa correspondance aux bons sentiments qu'on lui témoigne.

En un mot, pour assurer l'harmonie qu'on rêve de voir régner dans son ménage il faut moins se préoccuper de ce qui nous est dû que de ce que nous avons à faire nous-mêmes.

C'est l'oubli de cette règle charitable qui est la cause des malentendus si fréquents au début de la vie conjugale. La nouvelle épouse, sous prétexte de ne pas laisser "prendre de mauvais plis" à son mari, épie ses paroles, le ton dont il les dit, jusqu'à ses moindres gestes, et prétend corriger par des bouderies enfantines ce qui lui déplaît dans sa manière d'agir. Maintenant, pour peu que celui-ci s'alarme de la tournure que semblait prendre les habitudes de sa chère moitié et qu'il se mette aussi sur la défensive, le jeune couple jouira de la lune de miel la plus nuageuse jusqu'à ce qu'un bon jour, cédant aux instances de leur affection, les nouveaux mariés se décident à déposer les armes pour s'évertuer à se plaire tout bonnement l'un à l'autre.

La dignité qui sait garder une mesure dans la démonstration du dévouement est louable du moment qu'elle n'est pas exagérée et qu'elle ne donne pas aux rapports matrimoniaux un caractère égoïste.

Pour être plus pratique, nous passerons des idées générales à des faits particuliers, et nous indiquerons la cause la plus commune du désordre et de la ruine de tant de familles.

La notion ou plutôt l'entente de l'économie fait défaut non-seulement à la femme canadienne mais à notre nation toute entière. Je voudrais qu'on me citât le nombre de nos hommes d'état ayant approfondi la science de l'économie politique.

Cette impéritie de la classe dirigeante et gouvernante, pour laquelle (à quelques exceptions près) l'équilibre financier est le secret du Sphinx, se retrouve dans nos institutions publiques et privées.

Elle est la plaie de nos familles où le chef lui-même, qui gagne avec plus ou moins de facilité peu ou beaucoup d'argent, ne sait pas le plus souvent fixer le chiffre de la dépense et abandonne au hasard, à la fantaisie de sa femme ou de ses enfants le règlement de cette question.

C'est pourquoi l'on voit tant de gens vivant —

selon l'expression bien connue — "au-dessus de leurs moyens," et un si grand nombre de familles réduites à la pauvreté par la disparition du père, après avoir connu des années de grande prospérité.

La femme que l'on blâme le plus souvent dans ces sortes de désastres n'est cependant ni la seule ni la première coupable. Il est avéré que la canadienne est une femme d'intérieur, une ménagère bien intentionnée et laborieuse, une mère d'un dévouement exemplaire.

Mais son amour de l'ordre, mais sa volonté de bien faire, toutes ces qualités avec les courageux efforts qu'elles inspirent ont besoin d'être dirigés.

Dans sa famille d'abord une jeune fille devrait être mise au fait de la fortune paternelle, et apprendre à se contenter de ce qu'on peut raisonnablement lui accorder pour sa bourse personnelle. Au lieu de cela, les enfants grandissent dans l'habitude d'obséder leurs parents pour arracher à leur faiblesse le plus qu'ils peuvent. On songe trop tard à s'adresser à leur raison, et quand, forcé par la nécessité, un père se voit réduit à imposer des privations à son entourage, ceux que sa prodigalité a gâtés sont prêts à l'accuser d'injustice.

Que les maris ne se désespèrent pas trop tôt. Il est encore temps au début du mariage pour rectifier sur ce point l'éducation d'une bonne petite femme et lui enseigner la science de l'économie. Encore faut-il que les susdits maris la connaissent eux-mêmes cette science.

Il y a chance pour qu'à l'école des affaires ils aient appris l'art essentiel de balancer sagement la recette et la dépense.

Quels que soient l'état et l'étendue de sa fortune, qu'un homme commence donc par en instruire sa jeune femme. Qu'il l'initie à ses affaires, non pour partager avec elle ses soucis et ses préoccupations (la femme a ses propres ennuis, qu'on augmenterait ainsi inutilement), mais pour l'intéresser à l'entreprise commune et lui permettre d'administrer sa part en associée intelligente.

N'envions jamais le sort des femmes à qui on permet de dépenser sans compter. Nulle fortune ne résiste à ce système; le temps vient inévitablement où il faut crier à celles qui en ont usé: "Halte là!" Et alors il est trop tard pour réparer ses folies.

Moi je conseillerais à l'homme à qui je veux du bien de s'asseoir dès le lendemain de son mariage à côté de sa petite femme, devant une feuille de papier, avec un crayon à la main et de lui dire gentiment sans craindre de gâter l'exquise poésie des premiers moments de bonheur, tâchant d'en profiter au contraire :

— Voici, ma chérie, l'énorme... ou le modeste chiffre de mes revenus. Avec cela il faut confectionner un cadre aussi commode que possible pour notre bonheur. Nous ne nous laisserons pas prendre au dépourvu si vous êtes de mon avis...

Elle ne manquera pas ici d'interrompre :

— Voilà que vous dites encore *vous* ! payez l'amende.

— *Vous* aussi.

— Encore !

— Eh bien, si tu le veux, ma chère femme, nous allons ensemble nous arranger une bonne petite vie.

— Non, une bonne *longue* vie.

— Soit, une longue vie bien tranquille, bien sereine à l'abri de toute inquiétude, de tout tracas et de tout remords.

— Ainsi soit-il.

— Ecoutez moi... suis moi bien, mon ange.

Alors, ramenant doucement son esprit enjoué au sérieux de la question, il fixerait avec elle la somme à affecter au loyer, en prenant soin de ne pas obérer trop sérieusement le budget avec ce seul article, ainsi que cela se pratique souvent. Ils conviendraient tous deux du montant à dépenser pour la table, le domestique, la toilette. De cette façon les petits sacrifices que la jeune femme peut

être appelée à faire, elle sera la première à en comprendre la nécessité et à se les imposer sans qu'un mari délicat se voie dans l'obligation de les demander.

Pendant qu'ils seront en frais de réfléchir et de raisonner, nos sages amoureux en arriveront à reconnaître l'urgence d'un fonds d'épargne pour... pour l'Imprévu.

Voilà un intrus avec lequel — tout imprévu qu'il est — il faut compter. C'est quelquefois dans les dentelles d'un berceau qu'on le voit apparaître un bon matin. Mais hélas, il ne sait pas toujours se présenter sous une forme aussi gracieuse.

Quand on est jeune et heureux on ne craint pas l'Imprévu. Je répugne à jouer le rôle d'un prophète de malheur. Et cependant, il faut bien avoir le courage de dire à ceux à qui tout sourit dans le présent : Songez à l'avenir ; sachez envisager bravement la possibilité de ce que vous craignez le plus, et ne vous laissez pas prendre au dépourvu par le malheur.

C'est vivre au-dessus de ses moyens que de ne rien réserver pour les éventualités futures. La cigale de la fable l'ayant apprise par ses malheurs se vit bien cruellement confirmer cette vérité par la bouche de l'impitoyable fourmi.

Que sa leçon, mesdames, vous profite. Pourvoyez prudemment à votre sécurité, et n'attendez pas que le monde, après vous avoir encouragées à "chanter," vous dise aussi avec son cynisme éprouvé, et quand cet exercice vous aura conduit à l'indigence : "Eh bien, dansez maintenant."

Marie Vieuxtemps.



Conseils de la Mère Grognon

Il y a un vice très commun dont on ne se méfie pas assez, et que les âmes scrupuleuses accueillent facilement chez elles parce que le traître sait à fond l'art de se déguiser. On l'a vu plus d'une fois revêtir, pour mieux tromper son hôte, les apparences de la vertu. Ce péché capital s'appelle la jalousie.

Voilà le mobile secret de ce que Saint François de Salles, je crois, a appelé le péché des dévotés—la médianse.

L'envie, mes enfants, est un instinct pervers de notre nature. Il a fait commettre le premier meurtre, et c'est encore lui qui, sans qu'on s'en rende bien compte, prévient la jus-



tice, détruit l'amitié, sème la discorde et assassine encore moralement plus d'une victime.

Surveillez bien ce serpent, et prenez garde qu'il ne s'introduise en vous à votre insu.

Défiez-vous de telle antipathie naturelle pour une personne à qui vous n'avez aucune raison d'en vouloir; ne cédez pas sans réflexion à votre répugnance pour une bonne œuvre dont vous ne retirerez pas toute la gloire... Dans certains mouvements de l'âme qu'on croit légitimes ou pour le moins inoffensifs, le premier facteur est souvent ce fils de l'orgueil que je vous dénonce.

Les Reformes Municipales

Ceux de nos édiles qui ont autorisé cette élévation des trottoirs au-dessus de la chaussée, qui nous fait pécher contre la vertu de patience vingt fois dans le cours d'une promenade à pied, n'ont assurément jamais usé de la douce prérogative paternelle consistant à pousser devant soi une petite voiture qui contient le plus jeune héritier, le Benjamin de la famille.

On peut également dire à coup sûr qu'ils n'ont jamais subi la tyrannie d'un lumbago et que les glaces de l'âge n'ont pas encore ankylosé leurs jambes souples et nerveuses.

Ce n'est pourtant pas une raison pour condamner les pauvres femmes forcées de voiturer leur progéniture ou celle des autres, de par la

ville, à hisser à force de bras et de reins et au bout de chaque demi-arpent leur lourd fardeau.

La vaillante jeunesse de notre providence municipale ne doit pas lui faire oublier la faiblesse des vieux citoyens, celles des petits enfants et des femmes pour lesquels le plongeon et l'ascension alternatifs nécessités à tous les cent pas par la conformation de nos trottoirs est un exercice domageable.

Ne pourrait-on pallier à l'inconvénient que je signale en mettant à chaque descente un petit pont en pente, qui tempèrerait la violente gymnastique à laquelle, pour des crimes inconnus, les habitants de Montréal ont été condamnés par les pères de la ville ?

Jacqueline.

Savoir Vivre.

APRÈS LE DINER.

La maîtresse de la maison se lève de table la première, et tout le monde est debout aussitôt. On rentre au salon dans le même ordre qu'on en est sorti.

Le café et les liqueurs sont apportés au salon. A moins que la maîtresse de la maison ne soit

entourée de jeunes filles et de jeunes gens pour l'aider à distribuer l'infusion odorante, ce sont les domestiques qui portent les tasses aux convives, car le café doit être servi brûlant, et absorbé aussitôt que servi.

Encore un détail que nous allions oublier. Les

domestiques auront maintenu un bon feu au salon. Un frisson saisisait les invités au sortir de la chaude salle à manger si, au moment où la digestion commence, ils entraient dans une pièce froide ou seulement attiédie. L'éclairage doit être très brillant. Si la lumière était distribuée économiquement, un autre froid, moral celui-là, se répandrait dans l'assemblée, et l'ennui ou une sorte de gêne pèserait sur tout le monde pour le reste de la soirée.

Après le dîner, il y a assez souvent réception, c'est-à-dire que d'autres invités arrivent, et qu'il se donne une soirée musicale, littéraire ou dansante. Parfois aussi ce n'est qu'une simple *conversazione*, comme on dit en Italie ; dans ce cas, ou si l'on reste entre soi (avec les convives du dîner), les maîtres de la maison organiseront des tables de jeu, ils étaleront leurs albums ou leurs collections ; ils placeront les jeunes femmes au piano, feront chanter, etc., etc.

Ils mettront en train les jeux d'esprit et les jeux innocents. En un mot, jusqu'au moment où le dernier invité aura quitté le seuil de leur maison, ils ne s'appartiendront pas, ils se devront tout entiers à leurs hôtes, distribuant équitablement les attentions et l'amabilité entre tous, favorisant un peu plus, toutefois, les personnes âgées et les disgraciées de la nature ou du sort.

Vers la fin de la soirée, on sert le thé avec une brioche ou un baba (gâteau français saturé de rhum) et de petits gâteaux secs.

Au cours de la soirée, on a fait également offrir des rafraîchissements variés.

LES PRÊTRES INVITÉS.

Deux détails complémentaires. Si un prêtre se trouvait au nombre des convives, il aurait droit — fût-ce un simple vicaire, — chez des catholiques, à la première place à table, c'est-à-dire qu'il occuperait la droite de la maîtresse de la maison. De plus, comme un prêtre, chez les catholiques toujours, prend le pas, même sur les femmes, la maîtresse de la maison passerait la première à ses côtés (sans s'appuyer sur son bras) pour entrer dans la salle à manger et en sortir.

On n'invite pas un prêtre quand on ne peut le traiter avec cette déférence, lorsqu'on doit faire les honneurs à un autre convive.

LA DISSECTION DES VIANDES, VOLAILLES ET POISSONS

On ne possède pas toujours un maître d'hôtel, un découpeur. Voici quelques renseignements, à l'usage des maîtres de maison qui n'ont pas d'écuyer tranchant, ou à l'intention des personnes qui offrent leurs services aux amis chez lesquels elles dînent.

On tranche une volaille en attaquant l'aile la plus près de soi ; on la saisit de la main gauche à l'aide d'une fourchette, on tient le couteau de la main droite et on coupe à la jointure de l'aile ; l'opération s'achève en tirant de la main gauche cette aile, qui vient facilement si on la tient ferme. On lève ensuite la cuisse du même côté, en donnant un coup dans le nerf de la jointure et tirant à soi, comme on a fait pour l'aile. On procède de la même manière pour l'autre côté, en retournant la volaille vers soi. Restent à découper l'estomac, le croupion, la carcasse, chaque pièce en deux morceaux.

Poulardes, poulets, faisans, perdrix se traitent tous de la même façon. Les morceaux les plus délicats du faisan sont les blancs de l'estomac et après les cuisses ; dans la bécasse, on estime surtout la cuisse. Dans la poularde et le poulet, on préfère les ailes et les blancs... si la volaille est rôtie ; bouillie, la partie appelée le sot-ly laisse est tout ce qu'il y a de meilleur. Ces morceaux de choix s'offrent aux dames... quand on les sert soi-même.

Lorsque le pigeon est de belle taille, il se découpe comme un poulet. Tout petit on le sépare en deux, par le dos, en long, faisant tenir chaque partie du croupion avec chacune des cuisses.

Le canard, l'oiseau de rivière, le *grouse* (coq de bruyère), sont découpés avec autant de tranches de poitrine en aiguillettes que possible. C'est le morceau le plus fin. On lève ensuite les ailes et les cuisses.

Dans les lapereaux et les lièvres rôtis, ce qui est le plus estimé, c'est le filet, le râble. On fend ce filet, en commençant par le cou, le long du dos. Après l'avoir levé, on le coupe par tranches, en travers. Le reste de l'animal se dissèque comme on l'entend.

Un filet de bœuf se découpe comme le râble de lièvre. Pour l'ailoyau, on détache d'abord le filet, qu'on coupe toujours par tranches un peu obliques et transversales, puis on attaque la partie charnue

du dehors et l'on en tire des rondelles un peu épaisses, comme le filet lui-même. Mêmes indications pour la longe de veau. Pour le gigot rôti, nous conseillerons de couper des tranches minces horizontalement et parallèlement à l'os. Cette méthode a pour avantage, la pièce n'étant pas cuite dans toute son épaisseur, de laisser le choix entre un morceau saignant et une tranche parfaitement cuite.

La hure de sanglier (ou de cochon), — plat de déjeuner ou de lunch *solide*, se coupe d'abord du côté des oreilles, jusqu'aux bajoues. Le chignon ne vient qu'après, par tranches minces. Le carré, le filet et l'échine des mêmes pachydermes se coupent en travers, par tranches minces. Le jambon se découpe également en travers; les tranches minces sont entremêlées de gras et de maigre. A la campagne, à Noël, on sert souvent un cochon de lait; dans un grand dîner de chasse, un marcassin. L'un et l'autre donnent un plat délicieux. On commence par décapiter la bête, on détache les oreilles, on sépare la tête en deux. Ensuite on coupe l'épaule gauche, la cuisse gauche, l'épaule droite, la cuisse droite. On lève alors la peau pour l'offrir toute croquante.

Les jambes, les morceaux près du cou sont très délicats. L'épine du dos se coupe en deux, les côtés qui y restent attachés se servent par petits morceaux. On apporte le jeune cochon sauvage ou domestique sur un grand plat d'argent... ou d'étain, dont les bords sont garnis de houx piquant aux baies rouges. On insère dans le groin une branchette du même arbuste. En Angleterre, c'est un citron qu'on y introduit.

Les grands poissons, saumon, turbot, sterlet, brochet, etc., sont apportés sur un plat ou une planchette, l'un ou l'autre recouverts d'une petite nappe bordée de dentelle. Autour du poisson, une garniture épaisse de persil frisé; en été, on y pique des roses trémières. On coupe le saumon en tranches le long de l'épine dorsale. Le brochet est ouvert pour en retirer l'épine; puis on le divise sur chaque partie en tranches qui vont de la tête à la queue.

On dit *l'art de découper*, et ce n'est pas exagéré. Une volaille ou une pièce de viande bien *tranchée* fait plus de profit, garde une plus belle apparence, offre un aspect plus propre.

N'oublions pas une petite recommandation qui a son importance, pour le cas où l'on serait obligé de veiller aux détails dont les domestiques de *haut style* peuvent seuls nous décharger. Le gigot, qu'il provienne d'un chevreuil, d'un mouton ou d'un agneau, et le jambon, sont toujours placés de façon que leur manche soit à la gauche du maître de la maison, — qu'il découpe ou même qu'on apporte le plat devant lui pour un instant seulement. On met au manche du jambon une manchette étoffée, en papier découpé, blanc, bleu céleste ou rose tendre; cette manchette est fixée à l'aide de rubans-faveurs assortis.

On donne des manchettes pareilles, mais plus petites, aux manches de côtelettes, aux cuisses de poulet, dindon, etc.

Le dindon, foie (mets d'intimité), le poulet, le canard, les perdreaux, les cailles, sont servis couchés sur le dos, l'estomac en dessus. On dresse d'une manière tout opposée le lièvre, le lapin, le cochon de lait (lorsqu'ils sont entiers).

Le siège du découpeur doit être assez élevé pour lui donner plus de force et d'adresse. Les plats seront de dimensions bien comprises pour la taille des pièces ou des bêtes à découper. Si faire se peut, ils sont placés de façon à avoir les pieds de la table pour support. Pour les jambons, un grand couteau à longue pointe affilée est requis; pour le gibier et la volaille, couteau court et mince. On a un couvert à découper spécial pour le poisson, qu'il faut bien prendre garde de ne pas déchiqueter.

LE DÉJEUNER (Lunch).

Ce repas matinal se prend ordinairement en famille. On n'invite guère les gens à déjeuner, sauf à la campagne, parce que cette réception ferait perdre trop de temps aux hôtes et aux invités, et qu'elle laisserait un vide désagréable aux maîtres de la maison après le départ des convives. Enfin, il est difficile de s'y préparer aussi bien que pour un dîner. Mais un mari ramène souvent à sa femme un ou deux amis qu'il a invités à partager son premier repas; il est donc bon de connaître quelques-unes des règles qui régissent le déjeuner.

On peut placer sur la table presque tous les mets qui composent le menu; le dessert y est aussi disposé d'avance. On ne sert que des viandes rôties

froides, ou grillées, ou cuites à la poêle ou sur le plat. Jamais de viandes en ragoûts. Beaucoup de hors-d'œuvre. Des poissons froids avec sauce mayonnaise, ou grillés ou à la poêle. Pas de pâtisseries chaudes. Les fritures d'entremets et une partie des légumes, — ceux qui se mangent froids particulièrement, — sont admis au déjeuner.

Le couvert est le même, à peu de chose près, que celui d'un dîner. Les jours où l'on mange des œufs à la coque, on peut avoir, en guise de surtout, une jolie corbeille en vannerie ouatée, capitonnée, dans laquelle les œufs sont tenus chaudement sous une élégante couverture au crochet ou brodée et doublée.

Les coquetiers, rangés sur un plateau avec les petites cuillers, font pendant aux tasses à thé ou à chocolat, disposées aussi sur un plateau, à moins que les domestiques n'apportent ces tasses à chaque convive vers la fin du repas. Dans tous les cas, à déjeuner, c'est la maîtresse de la maison qui sert le thé, le chocolat ou le café qui se prend à table. Les domestiques présentent alors le sucre, en apportant les tasses. C'est à table également qu'on offre les liqueurs.

Après le déjeuner, on ne peut guère occuper le temps que par la conversation. Si on habite la campagne, on a la ressource des jardins, des excursions et des jeux de plein air.

LE FIVE O'CLOCK TEA.

(*Thé de cinq heures*).

Beaucoup de femmes offrent une tasse de thé (ou de chocolat, ou toute autre chose) aux personnes qui viennent les voir à *leur jour*. Une table est dressée dans un coin du salon, couverte d'une nappe bordée de dentelle, supportant des piles de petites serviettes élégantes, des assiettes de gâteaux fins, de bonbons, de fruits glacés, des tasses en porcelaine du Japon, des verres en cristal irisé, des flacons de vins précieux, le samovar, la chocolatière. Quand une personne a fini son goûter, c'est-à-dire quand elle ne veut plus de thé, de chocolat ou de vin, on fait emporter sa tasse, son verre, l'assiette de Sèvres sur laquelle elle a découpé et mangé ses fruits, à l'aide d'un petit couteau et d'une petite fourchette en vermeil.

Si la maîtresse de la maison a une fille, une jeune sœur, une parente moins âgée qu'elle, c'est cette jeune femme qui fait les honneurs de la table à thé ; elle sert elle-même la boisson demandée, l'apporte à la visiteuse et même au visiteur, mais celui-ci s'approchera plutôt du coin où le lunch est préparé, pour diminuer les peines de celle qui s'occupe de lui.

Quand la maîtresse du logis est seule pour faire les honneurs de chez elle, elle sonne un domestique, mais souvent aussi il règne une assez grande familiarité de rapports entre elle et les visiteurs pour qu'elle puisse leur dire — ne pouvant quitter le cercle pour un seul — : “Mais allez donc prendre une tasse de thé.”

Son mari, son fils, son frère, un ami peuvent encore fort bien tenir la place de la jeune personne que nous voudrions auprès de toute table à thé, où il lui est loisible d'assumer un rôle très gracieux et qui la fait beaucoup valoir.

PIQUE-NIQUES ET CAGNOTTESE.

A mon avis, il faut éviter les *pique-niques*. Il règne en ces parties un laisser-aller qui mène vite aux inconvenances. Chacun est chez soi, et les gens de nature un peu grossière ne se sentent pas obligés à la retenue qui existe quand il n'y a qu'un seul amphitryon. Et puis, ces repas à frais communs donnent lieu à toutes sortes de remarques peu charitables, peu aimables, peu convenables : “M^{me} une telle a apporté deux poulets et elle a amené six personnes. — M^{lle} X. a donné un plat de fraises et elle a mangé toutes les pêches,” etc.

Ces choses ne seraient possibles qu'à la condition de réunir toutes personnes également bien élevées.

Les *cagnottes* ne me plaisent pas davantage. Au plus pourrait-on admettre la cagnotte pour les pauvres. Il est rare que la manière dont on dispose de la cagnotte pour s'amuser ensemble (perdants et gagnants) satisfasse tout le monde. — Pique-niques et cagnottes ne sont pas en faveur dans le monde chic, ni auprès des personnes délicates.

ICI ET LA

CONNAISSANCES UTILES.

Les taches produites par l'huile de pétrole ou l'essence minérale s'évaporent complètement sans laisser de traces en exposant l'étoffe à l'air.

Les taches de boue disparaissent le plus souvent au moyen d'un simple lavage ; mais, si elle résistent, on délaye un jaune d'œuf dans une petite quantité d'eau tiède, et l'on savonne avec ce mélange la partie tachée.

On peut encore humecter d'eau la tache que l'on couvre de crème de tartre, puis on rince l'étoffe.

Lorsque la couleur d'une étoffe est mangée par une acide, on emploiera l'alcali ou le carbonate d'ammoniaque dissous dans l'eau. Cette dissolution rend aux étoffes leur couleur primitive, et peut être employée pour n'importe quelle étoffe, sans danger.

Un moyen efficace pour enlever les taches de vin sur le linge et les étoffes claires est de les plonger dans le lait pendant qu'il bout sur le feu. On les verra disparaître bientôt.

A propos de l'élection de M. Brunetière à l'Académie.—On sait qu'Alexandre Dumas est un adepte convaincu de la chiromancie ; il y a quelques mois, une chiromancienne de profession était venue causer avec lui de la science qui leur est chère à tous deux. Au cours de leur entretien, on annonça une visite. La chiromancienne voulut se

retirer. Mais le maître la retint, sans lui dire, d'ailleurs, le nom du visiteur, un de nos journalistes les plus éminents.

— Eh bien, où en êtes-vous ? demanda-t-il à celui-ci, après lui avoir serré le main. Avez-vous bon espoir ?

— Oui, j'ai bon espoir. Mais, tant que la partie n'est pas jouée, le doute est permis.

— Alors, consultez madame. Elle lit dans les mains, et peut-être verra-t-elle dans la vôtre ce que vous devez espérer ou craindre.

La chiromancienne prit la main que lui présentait le visiteur, lequel avait aux lèvres un sourire où se trahissaient son incrédulité et sa condescendance. Après quelques indications générales dont l'exactitude effaça ce sourire, elle lui dit :

— Que désirez-vous savoir, monsieur ?

— Je suis dans l'attente d'un événement très important pour ma carrière. Je désire savoir s'il se réalisera.

— Il doit se réaliser. Votre ligne de soleil est superbe. Aucune autre ne la coupe.

— Mais, doit-il se réaliser bientôt ?

— Avant de répondre, j'ai besoin de savoir votre âge.

Il dit son âge, et, à la suite d'un nouvel examen, elle répondit :

— Le succès que vous espérez est immédiat.

Le lendemain, M. Brunetière était élu membre de l'Académie française. C'est lui qui était chez Alexandre Dumas et à qui la chiromancienne avait prédit son élection.

Littérature.

Les discours académiques sont un régal littéraire que mes lectrices me sauront gré de leur offrir. Nous reproduisons quelques passages saillants de celui de M. Ferdinand Brunetière, le sévère, l'éminent critique de la *Revue des Deux Mondes*, nouvellement élu à l'Académie Française, et la réponse au récipiendaire de M. le comte d'Hanssonville.

M. d'Hanssonville, on doit se le rappeler, est le chef du parti Conservateur, ou, plus exactement, le représentant du Comte de Paris en France.

Nous détachons de sa spirituelle harangue le beau morceau où il s'élève contre l'intrusion de la science dans plus d'un domaine où elle n'a que faire, et contre cette aberration des matérialistes d'aujourd'hui qui en font une idole destinée à détrôner la divinité même.

DISCOURS DE M. BRUNETIERE.

Au commencement de son discours M. Brunetière semble vouloir excuser ou du moins expliquer la froideur qu'on lui reproche :

“ Comment s'expliquerait-on avec un peu de liberté sur les choses de son temps, et comment sur les hommes, si d'abord on n'opposait à l'envahissante familiarité des uns, comme à l'ordinaire banalité des autres, une défense que, dans l'affaiblissement des mœurs contemporaines, je qualifierai tout simplement d'héroïque ? Dure condition de la critique ! Mais, pour s'acquitter de sa tâche, elle ne saurait fréquenter en ville ; ou du moins quand elle y fréquente, elle est obligée d'y porter un air de résistance que le monde prend volontiers pour de la mauvaise humeur. Et le monde a raison ! mais la critique n'a pas tort. Le monde a raison, s'il n'est effectivement, lui, qu'une association pour le luxe et pour le plaisir ; mais la critique n'a pas tort, si son devoir est en tout de discerner et de reconnaître sous la tromperie des apparences la vraie réalité des choses. Et je veux bien, messieurs, qu'en raison de la malignité trop ordinaire à notre espèce il y ait peu de devoirs dont on s'acquitte plus allègrement. Mais ceux-là mêmes qui s'irritent le plus des libertés de la critique se sont-ils demandé quelquefois ce qu'ils lui doivent de reconnaissance ?

Dehors pompeux, grands mots et grandes phrases, vain étalage de beaux sentiments, préjugés de toute sorte, conventions hypocrites, admirations mal placées, — dont le moindre inconvénient n'est pas de transporter à la médiocrité triomphante le prix naturel du mérite, — préférences injustement, scandaleusement données aux Scudéri sur les Corneille, aux Voiture sur les Molière, aux Pradon sur les Racine, comme en général à ce qui passera sur ce qui doit durer, c'est tout cela, messieurs, que la critique a pour mission de combattre sans trêve, sans ménagements ni complaisance, dans l'intérêt du talent lui-même, de la vérité, de la justice ! Et comment y réussirait-elle si, par son langage et par son attitude, se séparant de ceux qu'elle doit juger, elle ne faisait de son isolement ou de sa prétendue “ mauvaise humeur, ” le moyen, la condition et la garantie de son impartialité ?

Nos journalistes se sont eux-mêmes assez loués, l'an dernier, pour n'avoir pas besoin du tribut de mon admiration. Peut-être aussi que je les louerais mal. La presse a fait beaucoup de bien ; elle en fait même tous les jours encore, et je commencerais par le déclarer. Je dirais d'elle ce qu'Esopé

le Phrygien disait de la langue à son maître Xanthus : “ Eh ! qu'y a-t-il de meilleur que la langue ? C'est le lien de la vie civile, la clef des sciences. L'organe de la vérité et de la raison ; par elle on bâtit les villes et on les police, on instruit, on persuade, on règne dans les assemblées... ” On fait plus, messieurs, et on fait mieux ! On inquiète l'égoïsme ; on dénonce l'injustice ; on nous rappelle au sentiment de la solidarité qui nous lie ! La liberté de tout dire n'est-elle pas le plus sûr moyen que les hommes aient trouvé d'ôter à quelques-uns d'entre eux la licence de tout faire ? Mais, pour être sincère, j'ajouterais avec le fabuliste, que la langue est aussi la “ mère de tous les débats, la nourrice des procès, la source des divisions et des guerres. Si l'on dit qu'elle est l'organe de la vérité, c'est aussi celui de l'erreur et, qui pis est, de la calomnie : par elle on détruit les villes, on persuade de méchantes choses... ” Et nos journalistes, qui ont bien plus d'esprit que Xanthus, ne s'en fâcheraient sans doute point : je ne me ferais pas une affaire avec eux pour cela ! ils me remercieraient encore, bien loin de m'en garder rancune, si je regrettais avec eux ce qu'ils dépensent quotidiennement, ce qu'ils dissipent, ce qu'ils gaspillent de verve, d'esprit, de talent inutiles. Combien de poètes, et d'auteurs dramatiques, et de romanciers, la presse, depuis cinquante ans, n'a-t-elle pas dévorés ! Et quel reproche en effet lui pourrais-je adresser qui la flattât plus délicieusement ?

... Mais puisque nos journalistes s'étonnent volontiers qu'on ne leur fasse pas dans l'histoire de la littérature une place plus large, puisque même ils s'en plaignent, ne me laisserez-vous pas leur en signaler quelque-unes des raisons, dont la principale est celle-ci, qu'on ne saurait servir deux maîtres ni faire comme il faut deux choses à la fois ?

Ils ne se trompent certes pas, — je m'empresse de leur en donner acte, — quand ils croient qu'ils n'écrivent pas plus mal, ou qu'ils écrivent mieux que beaucoup d'hommes qui se disent de lettres : j'en appelle aux lecteurs de Ponson de Terrail et de Pigault-Lebrun ! Pour les incorrections qui leur échappent dans la rapidité d'une improvisation continue, les néologismes dont ils abusent, les métaphores inattendues qu'on leur a si souvent reprochées, je n'y vois rien non plus qui les distingue de tant d'écrivains ; et quand il leur en

échapperait encore davantage, vous le savez, messieurs, c'est le jargon moderne, dont vous vous efforcez d'arrêter les progrès menaçants, mais qui règne — doit-on le dire? — à la tribune comme au barreau; non seulement là, mais au théâtre, mais dans le roman, comme dans la presse même, et jusque dans la poésie. Mânes de Racine, fantômes errants de Lamartine et d'Hugo, que diriez-vous si vous pouviez parler? et où, dans quelle autre enceinte, vous réfugieriez-vous si je lisais ici quelques-uns de ces vers inégaux, polymorphes et invertébrés, qu'admirent aujourd'hui nos jeunes gens? Sur quelques poètes et quelques romanciers, — dont on serait tenté de croire qu'ils font consister le grand secret de l'art à n'être entendus que de la cabale, ou d'eux-mêmes, et d'eux seuls, — nos journalistes ont à tout le moins cet avantage d'être toujours tenus de se faire comprendre, et que le premier mérite qu'on exige d'eux, c'est la clarté.

Mais comment y réussissent-ils? de quelle manière? à quel prix? et s'il faut trop souvent commencer par mettre leur langage au ton de celui de la foule? ou, pour guider l'opinion, s'ils doivent en essayer d'abord et en flatter les pires caprices, qu'y a-t-il de moins littéraire? Je les prie de me bien entendre... Comme l'orateur politique, c'est aux intérêts ou aux passions qu'il faut que le journaliste s'adresse; et nos passions ou nos intérêts, mais surtout les moyens de les satisfaire, n'ayant rien que d'instable et de quotidiennement changeant, c'est ainsi que la presse est devenue l'esclave de l'actualité.....

REPONSE DE M. D'HAUSSONVILLE.

Monsieur,

Vous nous avez dit tout à l'heure que si la franchise était bannie de la terre, elle trouverait un refuge dans les discours académiques. Je crains que vous ne vous trompiez. Le palais de l'Institut n'est pas toujours celui de la Vérité. Même dans les séances solennelles qui nous réunissent sous cette coupole, il n'est pas sans exemple que, pour louer le récipiendaire comme il convient, le directeur soit obligé de se faire une certaine violence et qu'il y réussisse assez médiocrement. Je vais essayer cependant de vous donner raison en disant

tout haut devant vous tout ce que je pense de vous. Vous-même avez trop l'habitude de la franchise pour vous en étonner, et trop le sens de la justice pour vous en plaindre.

La République avait deux ans (la seconde s'entend) lorsque dans Toulon, vieille ville provençale, vous naquîtes d'un sang vendéen. Votre enfance s'est écoulée tout entière sous le soleil de la Provence, et vous avez fait vos études jusqu'à la rhétorique au lycée de Marseille. Ceux qui croient à l'influence fatale du climat et de la race ne manqueraient pas d'assurer que vous joignez aux ardens du Midi les ténacités de l'Ouest. Plus simplement, je dirai que de bonne heure vous avez su ce que vous aimiez et ce que vous vouliez. Il n'aurait tenu qu'à vous de suivre la carrière administrative, et si vous l'aviez choisie, entré à dix-huit ans dans un ministère, vous seriez probablement aujourd'hui chef de bureau, qui sait! peut-être même chef de division, à moins que déjà vous n'eussiez été révoqué pour indépendance d'humeur. Mais tel n'était pas votre compte. Ce que vous aimiez c'étaient les lettres, et ce que vous vouliez c'était vous faire un nom. Or, si l'on peut aimer les lettres en province, il est difficile de se faire un nom ailleurs qu'à Paris. C'était donc à Paris que vous tendiez. Vous y êtes arrivé à dix-huit ans pour y achever votre philosophie, tout en vous préparant à l'École normale. Je doute que cette préparation ait été fort sérieuse, puisque vous avez été refusé. Mais c'est que déjà vous aviez en tête autre chose que votre examen. Votre esprit vif et curieux débordait l'enseignement qui vous était donné, et s'inquiétait d'une foule de matières qui ne figuraient point dans le programme, tandis que vous en négligiez d'autres qui étaient indispensables. Vous n'étiez pas fort exact à la classe de philosophie, et vous ne pouviez mordre aux vers latins; mais vous suiviez, à l'École des beaux-arts, les cours de M. Taine, vous erriez dans les galeries du Louvre ou bien vous étudiez l'origine des langues avec Burnouf, et celle des espèces avec Darwin.

... Mais c'est assez, monsieur, parler de vos mérites personnels. Si je me laissais aller à le faire plus longtemps, votre humeur s'échaufferait peut-être, car vous n'aimez pas que l'homme inspire plus d'intérêt que l'œuvre. C'est donc à votre œuvre que, pour ne vous point déplaire, il faut que je

m'attaque. Je ne sais si l'on en doit admirer davantage la variété ou l'unité. C'est avec quelque injustice pour vous-même qu'il y a un instant vous vous êtes donné comme le représentant exclusif de la tradition, ayant eu pour unique souci de la défendre contre ce que vous avez appelé "l'assaut tumultueux de la modernité." Cela fût-il, je ne vous en ferais pas reproche. J'aime la tradition, non pas seulement en littérature, et je crois comme vous que le respect du passé n'enlève rien à l'intelligence du présent ; mais votre esprit est bien plus ouvert, votre curiosité bien plus éveillée, votre compréhension bien plus large qu'il ne vous a plu d'en convenir, et je ne serais pas embarrassé si je voulais citer les noms de tels auteurs modernes et très modernes, qui, après avoir excité au premier abord votre méfiance, ont fini par obtenir de vous pleine justice. De même, il n'y a peut-être pas une seule des questions ayant, au cours de ces dix dernières années, préoccupé l'opinion, depuis la question du pessimisme jusqu'à la question du latin en passant par celle des cafés-concerts, sur laquelle vous n'avez dit votre mot, avec une parfaite intelligence des goûts et des nécessités de notre époque. Vous êtes, monsieur, beaucoup moins doctrinaire que vous ne le prétendez, et c'est précisément parce que, à la connaissance approfondie de notre passé littéraire, vous joignez la curiosité du présent et la préoccupation de l'avenir, que votre œuvre offre une variété dont un autre n'aurait pas manqué de se faire honneur. Et cependant cette œuvre est une ; mais son unité vient de vous, de l'empreinte dont a su la marquer votre personnalité si originale et si vigoureuse à laquelle il faut que vous me pardonniez de revenir un instant.

Un trait distinctif vous signale en effet. Tandis que ceux qui ont jusqu'à présent fait profession de juger les œuvres d'autrui n'ont guère vu dans cet exercice qu'un pis aller ou une préparation, tandis que Sainte-Beuve a commencé par être poète et Villemain fini par être ministre, tandis que parmi les contemporains le roman séduit parfois celui-ci et le théâtre celui-là ; vous, monsieur, vous n'avez été et n'avez jamais voulu être que critique. Cet emploi de vos rares facultés de travail et de production vous a paru assez noble pour absorber toute votre vie. Mais vous avez tenu à le rehausser encore, et tous vos efforts ont été consacrés à éta-

blir ce que, changeant un seul mot au titre d'un sermon fameux sur les pauvres, je serais tenté d'appeler l'éminente dignité de la critique. Comment vous en avez compris les droits et pratiqué les devoirs, c'est ce que de vos vingt volumes je voudrais essayer de dégager.

... Je vous communiquerai quelques doutes sur l'utilité dont vous semblez pénétré d'introduire dans la langue des lettres le vocabulaire de la langue des sciences. Lorsque vous nous entretenez de l'embryologie des genres, de leur morphologie et de leur différenciation, au lieu de nous parler tout simplement de leurs origines, de leur forme ou de leurs différences, je n'aperçois pas bien ce que votre discours y gagne en clarté et je sens ce qu'il y perd en harmonie. Mais ce n'est là qu'un détail, et ma querelle va plus haut. N'avez-vous point scrupule en introduisant la science dans le domaine de la littérature, de vous être rendu coupable d'une véritable trahison ? J'ai hâte d'expliquer ce gros mot. La science est devenue de nos jours une fort orgueilleuse et envahissante personne. Autrefois, elle se contentait d'étudier les phénomènes sensibles et d'en rechercher les lois. Aujourd'hui il n'est presque point dans les connaissances humaines de province où elle ne prétende à pénétrer, point de mystères dans la nature qu'elle n'ait l'ambition d'éclaircir, point de besoins dans le cœur de l'homme auxquels elle ne se croie en mesure de satisfaire. Mais l'excès même de ces prétentions a amené une certaine révolte, et il s'est trouvé dans ces dernières années des esprits courageux pour lui dire que son empire n'est pas aussi étendu qu'elle se le figure, qu'il y a des provinces qui lui échappent, des mystères auxquels elle n'a point de réponse et des besoins qui ne trouvent pas en elle leur aliment. La lutte se poursuit entre scientifiques et idéalistes, non sans gloire pour ces derniers. Vous intervenez dans ce conflit. Mais pour quoi faire ? C'est pour livrer à la science, vous, l'homme de lettres par excellence, les clefs de la province littéraire. De cette province, jusqu'à présent, la science s'était médiocrement souciée. Ce qui s'y passait était, à ses yeux, jeux d'esprit. Et voilà, si l'on doit vous en croire, que ces jeux seraient des phénomènes, ces phénomènes seraient régis par des lois ; et il faudrait appliquer à leur étude les méthodes de

l'histoire naturelle. J'y éprouve une répugnance invincible, et je la crois justifiée par une objection sérieuse; c'est qu'entre les opérations de la nature et celles de l'homme il n'y a point similitude de procédés. Que les espèces animales évoluent suivant des lois fatales, je m'incline devant ceux qui l'enseignent, tout en me demandant s'ils en sont absolument sûrs; mais que les genres littéraires évoluent de même façon, que, suivant un des exemples donnés par vous, l'éloquence de la chaire ait dû nécessairement se transformer en poésie lyrique, et Massillon engendrer Alfred de Musset, voilà ce qui me laisse absolument incrédule. Les genres ont pu se succéder dans un ordre habituellement le même et se transformer insensiblement sous certaines influences. Mais cet ordre n'avait rien de fatal, car il s'est modifié suivant les littératures et les pays; mais ces influences sont essentiellement diverses et variables, car elles tiennent à ceux qui les ont exercées. Il y a, en un mot, un facteur dont votre théorie ne me paraît pas tenir un compte suffisant: c'est l'homme, c'est l'individu. Ah! de grâce, monsieur, ne sacrifions pas l'individu, et réunissons-nous, au contraire, pour le sauver des dangers qui le menacent: sauvons-le en philosophie de la doctrine qui voudrait déterminer sa conduite par des mobiles sur lesquels sa volonté n'aurait point de prise; sauvons-le en politique de l'oppression de l'Etat qui, au prix de sa liberté, prendrait son bonheur à l'entreprise en réglant l'emploi de sa vie: sauvons-le enfin en littérature de l'anéantissement auquel le voudraient réduire toutes les théories qui font de lui ou de ses œuvres un produit fatal, et n'hésitons pas à le rétablir dans sa dignité de créature indépendante, ayant sans doute à lutter contre certaines tendances, soumise à un certain nombre d'influences, mais libre cependant et responsable sous l'œil de Dieu...

THEATRES ET CONCERTS.

Les amateurs de l'art peuvent constater avec satisfaction que l'amour de la musique au moins fait des progrès dans notre ville. C'est ainsi qu'au concert de M^{me} Heynberg, qui est à la vérité une grande artiste, et qui ajoute à son mérite personnel celui de se faire accompagner souvent dans l'exé-

cution de ses morceaux par M. Prume, le prince de l'archet, un nombreux auditoire était accouru.

∞ Le concert de M^{lle} Cartier, le 14 de mars, fit salle comble. L'encouragement que son rare talent mérite, les ovations et les hommages d'enthousiastes admirateurs n'ont pas manqué à notre pianiste canadienne.

∞ Voici l'opinion d'un critique français sur *Cabotins*, la nouvelle pièce de M. Pailleron.

Une pièce de M. Pailleron est toujours un événement, et la première de *Cabotins!* compte parmi les plus sensationnelles de la saison. Dieu sait avec quelle impatience elle était attendue!

Il faut bien reconnaître que l'inspiration du spirituel auteur du *Monde où l'on s'ennuie* a eu, cette fois, ses défaillances. L'accueil fait à *Cabotins* n'a pas laissé d'être courtois, et il ne s'agit pas d'une défaite. Mais il y a bien des réserves à faire sur l'ouvrage, sur sa donnée, sur sa conduite, et, ce qui est peut-être plus singulier, sur le genre d'esprit même d'un dialogue qui n'a pas toujours la vivacité et la légèreté qu'on eût attendues.

En un mot, disons-le franchement, *Cabotins* n'est digne ni de M. Pailleron ni de la Comédie-Française.

∞ Le maître Verdi, dit le *Monde Artistique* qui se trouve à Milan en ce moment, doit venir à Paris très prochainement pour assister aux dernières répétitions et à la première représentation de son *Falstaff* à l'Opéra-Comique. L'illustre maître sera accompagné de M^{me} Verdi.

∞ Nous venons de lire tout d'une haleine le livre intitulé *Le Canada, République ou Colonie*, que nous a adressé son auteur, M. Joseph Royal, ex-lieutenant gouverneur des Territoires du Nord Ouest.

Nous y trouvons l'opinion d'un juge impartial et compétent sur la crise morale qui sévit actuellement en ce pays.

La forme littéraire dont l'homme politique a revêtu sa thèse est exceptionnellement claire et élégante. Cette particularité double l'attrait d'un argument cherchant à nous convaincre que nous avons toutes les qualités voulues pour faire un peuple libre, car, en effet, la conclusion de M. Royal est pour la déclaration de notre indépendance. Son éloquent plaidoyer nous a converti.

Le COIN DU FEU est maintenant tout acquis à la cause de l'émanicipation canadienne.

Un journal annonce que M. Emile Zola s'occupe de préparer un roman qui paraîtrait dans deux ans et qui aurait pour sujet : l'anarchie et les anarchistes, pour titre : les *Révoltés* ou les *Précurseurs*. Cela n'est pas exact. M. Emile Zola n'a pas modifié ses projets ; et nous avons eu l'occasion, ce matin même, de l'entendre préciser ses intentions littéraires.

On sait que M. Emile Zola voulait écrire un roman avec ce titre : *Lourdes*, qui en indique suffisamment le sujet. Cet ouvrage va être fini et sera publié en feuilleton avant de paraître en librairie. M. Emile Zola, qui avait fait un voyage à Lourdes, il y a deux ans, montrera, dans son prochain roman, la foi, la foi des humbles, la foi simple, sans arrière-pensée et sans artifice. Après *Lourdes* doit venir *Rome*, où M. Emile Zola étudiera le mouvement néo-catholique et tous les efforts qui sont faits, par quelques esprits fort distingués de notre époque, pour réconcilier l'Eglise et la démocratie, pour concilier la science avec la religion. Enfin, après *Rome*, M. Emile Zola songe à écrire *Paris*. C'est le projet de ce roman qui a fait naître, sans doute, une confusion dans l'esprit de notre confrère.

Dans *Paris*, en effet, M. Emile Zola sera naturellement amené à donner, comme il le dit lui-même, "le bilan social" de notre siècle : il devra montrer une face assurément pittoresque de Paris, le Paris socialiste, révolutionnaire, démagogique, et, dans cette étude, il ne saurait évidemment négliger le mouvement des idées, — ni les actes anarchistes.

Voilà dans quelle mesure et comment on peut dire que M. Emile Zola, en 1896 ou en 1897, parlera des anarchistes et de l'anarchie.

Nous regrettons que les circonstances nous aient empêché d'assister à la conférence donnée au Club National par l'un de ses jeunes membres, M. Philippe Dorval. Force nous est donc de ne formuler ici à ce sujet que l'opinion qu'a pu nous en donner le rapport des assistants et un compte-rendu très abrégé que nous en avons lu.

"La femme, son rôle et sa mission." Le choix d'un tel sujet pour un homme jeune et célibataire était un acte de bravoure et, pourquoi ne pas le dire, d'audace. Ce titre faisait présumer des déclarations de principes et des jugements que la plupart de ses nombreuses spectatrices devaient attendre au moins avec défiance de la part d'un arbitre peu expérimenté.

Mais un bon avocat sait que l'habileté en certaines causes consiste à ne pas conclure. M. Dorval se prévalant de ce principe s'est contenté de faire l'historique de la condition sociale de la femme depuis le commencement du monde. Il l'a fait avec intelligence et dans les termes d'un admirateur du bon sexe. Procédé d'avocat encore ceci, me direz-vous, je ne sais. Les héroïnes canadiennes n'ont pas été oubliées. En somme, le conférencier a été bien inspiré en laissant son auditoire faire ses déductions à la suite du défilé de femmes vaillantes, saintes et sublimes qu'il a fait passer sous ses yeux. Un tel travail prouve un talent que l'étude assidue et sérieuse développera.

Météore.

HYGIENE

LE LANGAGE DES YEUX.

Il est des yeux si beaux qu'ils font oublier l'irrégularité des traits et même d'autres défauts physiques. Ils exercent un charme attractif et souverain.

Leur puissance ne réside pas dans leur couleur : qu'ils aient emprunté la teinte du bleu et ou qu'ils brillent comme des diamants noirs, qu'ils sem-

blent réfléchir le ciel de mai ou qu'ils soient veuloutés sous leurs longs cils, ils ne sont beaux que par l'expression.

Il faut qu'ils reflètent une âme : âme forte et grande, âme tendre et douce, âme loyale et sûre, âme ardente et aimante. Il faut que l'être intérieur vienne se peindre dans ces yeux ; il faut

qu'on sente, grâce à eux, que, sous cette enveloppe de chair, un souffle immatériel nous anime et doit nous survivre.

Quand l'œil n'exprime rien, c'est que l'âme individuelle est endormie, appesantie. Ces yeux morts n'iront jamais éveiller chez les autres les sympathies vives et profondes ; ils n'entraîneront ni les cœurs ni les intelligences ; ils n'ont aucun pouvoir.

Les uns aiment les yeux bleus, les autres adorent les yeux noirs. L'œil a des conditions de beauté ; il doit être long, affecter la forme de l'amande, être frangé de grands cils, etc. Ceux-ci les veulent doux, ceux-là leur demandent d'étinceler. Avant tout, l'œil doit être largement ouvert, avec un beau regard direct et franc, un regard qui ose rencontrer un autre regard. Je ne veux pas, bien entendu, condamner le timide regard d'une jeune fille, qui se détourne étonné, presque craintif, devant un regard passionné. Mais je n'aime pas le regard fuyant, qui se dérobe. Il est bon de faire prendre aux enfants l'habitude de regarder en face ; non pas avec insolence, mais avec simplicité, avec une noble assurance que tout être honnête doit avoir en lui-même et dans les autres. Il ne faut jamais, non plus, comprimer l'élan, l'enthousiasme chez les êtres jeunes, quand cet élan, cet enthousiasme sont excités par les belles choses, les grandes choses, les bonnes choses. S'ils sont forcés de dissimuler le bouillonnement de leur jeune sang, si on empêche leur cœur de battre en liberté, ils voileront la flamme de leur regard et leur œil perdra de sa sincérité.

Les beaux yeux sont ceux qui racontent tous nos sentiments sans aucun détour. J'en connais qui sont doux, tendres et bons, mais qui s'animent et lancent des éclairs dans les moments d'indignation ou dans l'admiration. Ils ne savent rien cacher. Vous pouvez avoir confiance en celui qui possède ces yeux-là.

Prenez garde à l'homme dont le regard est impénétrable. Il n'est pas mauvais, peut-être, mais il pourrait l'être. Il y a des yeux qui vous inondent de lumière, d'autres derrière lesquels il semble qu'on ait tiré un rideau.

Ceux qui ont un peu vécu surprennent la nature morale dans le regard. Qui examine bien attentivement les yeux d'autrui est rarement trompé en

ce monde. Il sait si l'être qu'il essaie de déchiffrer est artificieux ou loyal, ouvert ou fermé, dur ou tendre, énergique ou mou, vibrant ou indifférent.

Deux êtres qui s'aiment se parlent par les yeux, sans qu'il soit besoin d'autre langage. L'amour, dit un poète anglais, naît par les yeux... malheureusement, il ajoute un peu trivialement "comme la pomme de terre", faisant allusion aux germes (ou yeux) du tubercule qui donnent naissance à d'autres pommes de terre.

Combien de fois n'avez-vous pas entendu dire : Il a suffi d'un de ses regards pour m'enchaîner à jamais.

Il y a des yeux puissants, hypnotiseurs. Heureux s'ils n'usent de leur pouvoir fascinateur que pour le bien.

Pour moi, ils ne sont absolument beaux qu'à condition de refléter de bonnes et saines pensées, de nobles sentiments. L'indignation généreuse n'en altère pas la séduction, et j'aime à les voir briller du feu de l'enthousiasme.

Mais que la jalousie, la ruse, l'envie, la brutale colère viennent se peindre dans les yeux les plus parfaits de forme et de couleur, ils perdent soudain leur charme et leur puissance.

SOINS À DONNER AUX YEUX.

Je sais que l'expression des yeux fait la plus grande partie de leur beauté, encore faut-il qu'ils ne soient ni rougis, ni enflammés, ni fatigués, ni dépourvus de cils, pour garder toute leur fascination séductrice.

Ne vous frottez jamais les yeux. Cette habitude se paie par la rougeur des paupières. Même quand un petit corps étranger s'est introduit dans l'œil, n'irritez pas celui-ci en essayant de faire sortir l'intrus par les moyens violents. Fermez doucement les yeux, et restez ainsi patiemment pendant un quart d'heure, s'il le faut. Les larmes, que l'œil répand naturellement, expulseront l'indiscret.

Si c'est le vent qui vous a rougi les paupières, lavez-les à l'aide d'eau tiède *un peu* salée (sel de cuisine).

Les voiles, surtout les voiles à pois, sont très nuisibles à la vue. Ils ne devraient donc être

adoptés que dans les rudes mois d'hiver, comme une protection pour le visage contre le froid.

Les longues veilles, la lumière artificielle rougissent et fatiguent les yeux. Les lampes doivent être munies de larges abat-jour. Il est dangereux pour la vue de regarder fixement le soleil ou un foyer de lumière électrique. La lumière du gaz, des bougies, des lampes ordinaires doit être tamisée au moyen d'écrans, de verres couleur fumée, etc.

Ne vous amusez pas à suivre les jeux de la flamme du foyer, à considérer les dessins formés par les braises incandescentes. Un écran est nécessaire, même quand on ne peut apercevoir le feu que de côté.

Les murs blancs, où la lumière se reflète vivement, la neige, les routes blanchies par les rayons du soleil d'été fatiguent beaucoup la vue, surtout lorsque les yeux ne sont pas protégés par des verres de couleur... et, d'autre part, quelques oculistes assurent que ces verres sont nuisibles. Les chapeaux à larges bords, dépassant le front, forment la meilleure coiffure d'été, en ce sens qu'ils abritent les yeux contre la lumière trop ardente et les rayons trop vifs.

Si bons que soient vos yeux, accordez-leur un peu de repos, après deux heures de travail continu, soit de plume, soit d'aiguille, etc. Pas d'occupations trop suivies, où ils doivent fixer de petits objets, lorsqu'ils sont faibles. N'écrivez pas, ne lisez pas, ne cousez pas, ne vous livrez à aucun travail exigeant un effort des yeux, lorsque la lumière est insuffisante. Pendant tout travail, fermez de temps en temps les yeux un instant. Laissez-les aussi errer au loin, par intervalles.

Les couleurs reposantes pour les yeux sont le vert et le bleu. Ne vous entourez pas de couleurs trop vives. Le rouge aveugle. Préférez les tons doux, très fondus en fait de tentures, d'étoffes, de papier, etc.

Les nuances sombres ne conviennent ni dans la décoration ni dans l'ameublement. Un trop grand contraste entre les teintes fatigue également la vue.

La lumière doit venir de côté, non de face. Quand on travaille, il faut la recevoir à gauche.

On doit écrire sur du papier teinté et ne lire que des livres et des journaux bien imprimés. Il faut tâcher de ne pas trop se coucher en lisant, écri-

vant, cousant, etc., pour éviter la congestion de la tête, de la face. Il est mauvais pour la vue de lire en chemin de fer, en voiture, en marchant, au lit, lorsqu'on est fatigué physiquement et aussi dans la convalescence.

Soignez votre estomac. On prétend que Milton devint aveugle non seulement pour avoir surmené ses yeux, mais encore parce qu'il était atteint de dyspepsie. L'habitation des lieux humides produit souvent un affaiblissement de la vue. Les conditions hygiéniques sont importantes pour la vue : la sobriété, la fuite de tout excès ont toujours eu pour résultat (ou récompense) l'excellence de la vue. Mais le défaut de nourriture serait aussi défavorable.

Craignez le passage trop brusque de la chaleur au froid, de l'obscurité à la lumière. A cet effet, les lits ne seront pas disposés de façon que les yeux reçoivent de face les rayons du jour ou du soleil, au réveil. La lumière doit leur arriver de côté. Il est bon d'attendre quelques instants pour lire, écrire, travailler, quand on arrive d'un lieu obscur dans une pièce vivement éclairée.

Montaigne conseille d'appliquer un verre incolore sur la page qu'on lit, on retarde ainsi assez longtemps l'emploi des lunettes pour la lecture. Sous le verre, le papier du livre ou du journal est, en effet, d'un blanc moins cru et les caractères apparaissent plus nets. On évitera, toutefois, de laisser la lumière de la lampe frapper directement sur le verre.

Ne vous frottez jamais les yeux au réveil, et empêchez les petits enfants de prendre cette habitude.

Usez le moins possible des loupes, microscopes, lunettes d'approche. Enlevez vos lunettes ou votre lorgnon, toutes les fois que vous pouvez vous en passer ; pour vous promener, pour causer, etc.

Baignez vous assez fréquemment les yeux ; surtout le matin et le soir. Si vous craignez les congestions, servez-vous d'eau tiédie. Le thé en infusion faible, le thé noir est bon pour baigner les yeux douloureux.

Évitez tout collyre qui ne vous aurait pas été prescrit par un bon médecin ou un oculiste.

Si vos paupières sont enflammées, lavez-les avec de l'eau de rose et de plantain. Le jus de la

fraise, bien passé à travers un linge, est aussi très bienfaisant.

Un vieux docteur conseillait l'eau de sureau contre les picotements douloureux qu'on éprouve parfois dans les yeux.

L'eau de cerfeuil ou de laitue rafraîchit les yeux irrités.

Un médecin recommande la préparation suivante : un litre d'eau douce, une pincée de sel de cuisine, une cuillerée à bouche de bonne eau-de-vie. Laissez dissoudre. Agitez la bouteille avant de vous servir de la mixture. Cette eau fortifie promptement la vue, lui rend son ancienne vigueur. Le soir, ajoute ce médecin, est le meilleur moment à choisir pour se laver les yeux.

LES CILS.

Pour être beaux, pour bien protéger l'œil, les cils doivent être longs et épais. Dans ces conditions, ils adoucissent beaucoup le regard.

On assure qu'il existe une pommade médicale pour les faire croître, la pommade trikogène. Quelques femmes font aussi tailler l'extrémité de leurs cils par un praticien, pour leur donner épaisseur et longueur par quelques coupes.

Il ne faut jamais se frotter les yeux. Cette habitude, mauvaise à plus d'un titre, détermine la chute des cils.

Je ne conseille pas de les noircir, malgré la séduction que leur teinte foncée peut donner aux yeux.

Tout maquillage aussi près de cet organe précieux, la vue, est deux fois dangereux.

LES SOURCILS.

Les sourcils en broussaille donnent quelque chose de brutal et de hérissé au visage. On a

imaginé de tout petits peignes très fins pour les mettre en bon ordre.

Les sourcils fins, tracés au pinceau, bien arqués, impriment à la physionomie un air de sérénité. Par contre, des sourcils un peu épais avantagent l'œil.

Des sourcils rares, mal fournis, qui tracent une ligne rouge au-dessus de l'œil, sont une véritable disgrâce. On peut essayer de les faire croître en les frottant un peu, chaque matin, avec de l'huile de pétrole, après les avoir lotionnés à l'eau froide. La coupe des sourcils aide également à leur épaissement.

Si l'on tenait à allonger ses sourcils ou à les noircir, malgré mon horreur de maquillage, j'indiquerais un moyen, parce qu'il est absolument inoffensif : c'est une solution d'encre de Chine dans de l'eau de rose. Cela est un secret de harem.

AUTRES CONSEILS.

On assure que le strabisme est dû, assez souvent, à l'exposition des berceaux qui reçoivent un mauvais jour ou un faux jour. Le bébé en s'éveillant est, alors, forcé de loucher.

Le lit des enfants sera, en conséquence, placé avec discernement. Le jour doit arriver de côté, jamais en face, ni derrière la tête.

Le strabisme se corrige heureusement, se détruit même. Nous engageons ceux qui en sont affligés à se soumettre au traitement qui peut rendre à notre regard la droiture qui fait la principale beauté de l'œil.

La dépense de temps et d'argent, la souffrance même ne doivent arrêter personne. Les résultats obtenus dédommageront amplement de tous les sacrifices.

La Mode.

Pour les chapeaux, tout se fait à plis, à ondulations, à draperies. On ruche, on tuyaute de toutes les façons, puis on ajoute plumes, rubans et dentelles, et l'on a toujours quelque chose de joli.

Les boucles, et surtout les boucles de strass,

continuent à avoir le même succès sur les coiffures, sur les colliers et sur les corsages. Elles sont fort jolies lorsqu'elles sont bien posées, car on les a fabriquées assez flexibles pour se prêter à toutes les combinaisons. On revoit aussi, après les avoir longtemps abandonnées, des fleurs artificielles

revenir comme ornements sur les robes de bal et même sur les coiffures ; cela me paraît assez rationnel. Certes, les fleurs naturelles sont mille fois plus jolies ; mais n'est-ce pas souvent un essai malheureux que celui que l'on tente en mettant sur sa tête et à son corsage des fleurs qui ne durent... que ce que vivent les roses ? On perd tout à fait l'usage des costumes longs, toutes les robes sont rondes. Ce n'est que pour soirée ou pour cérémonie que l'on porte la robe à petite traîne, et encore bon nombre de jeunes femme ont absolument rompu avec cette forme.

En revanche, les corsages continuent à être très variés d'aspect en raison des plastrons, chemisettes, gilets et ceintures de toute sorte dont on les orne, et qui donnent à la toilette un cachet aussi gracieux qu'élégant.

Que dire des jupons de dessous, pour lesquels on nous interroge, si ce n'est qu'ils sont très garnis du bas pour soutenir la robe. Le surah noir, la moire à rayures satin sont seuls de saison, vu le temps ; des volants de dentelle superposés à des volants de soie, des biais de velours en composent les principales garnitures.



No. 1 — Jupe cloche, en drap anémone et peau

de loutre, doublée entièrement de petite soie, et crinolinée, ornée tout autour d'une petite bande de loutre. Corsage dans la jupe, composé d'un seul morceau ajusté à la taille par un petit bouquet de fronces. Fermeture sur l'épaule et sous le bras gauche, col montant, collier en pluie de perles, manches très larges du haut, extrêmement étroites du bas.

Petite veste en peau de loutre doublée de soie rose composée d'un dos d'un seul morceau, sans couture au milieu, avec cotés de devants et devants droits ouvrant sur le corsage. Basque très gondolée rapporté autour de la taille. Les devants sont ornés de boutons de strass.



No. 2 — Petite capote de théâtre, tœud plissé bleu turquoise, jais souple tombant en cercle sur les cheveux, aigrette légère de jais. Corsage de faille noire, tulle et dentelle. Ce corsage entièrement ajusté s'attache sur l'épaule et sous le bras, 3 rangs de tulle dentelle noire forment la basque, haut de corsage plissé en surah paille garni d'entredeux de jais, un rang de jais au bas forme l'empiècement.

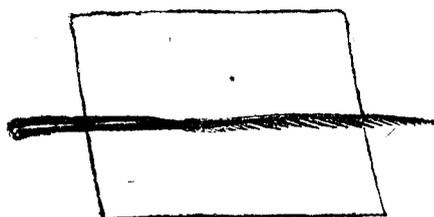
Jeanne.

LA PAGE DES ENFANTS

Le microscope révèle des merveilles à ceux qui s'en servent pour étudier le monde des infiniment petits.

La nature en effet a pourvu les insectes d'armes et d'outils plus délicats que tout ce que la dextérité humaine peut produire. C'est en constatant cette vérité à l'aide du microscope que l'on s'aperçoit combien l'homme est arriéré dans la confection des ustensiles domestiques.

La scie, par exemple, fut accordée à la mouche et à une certaine variété d'écrevisse par la Providence, bien avant que l'industrie humaine s'inventonnât de la faire en fer ou en acier.

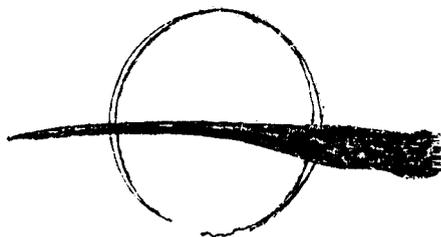


La scie d'une écrevisse.

Elle sert à la mouche pour creuser dans les feuilles de petits trous où elle dépose ses œufs, à l'écrevisse pour préparer ou broyer ses aliments.

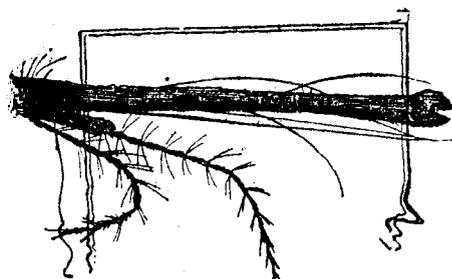
Quelques-uns de nos petits amis ont peut-être fait la connaissance peu désirable des méchantes abeilles.

Ceux qu'elles ont caressés de leur terrible aiguillon verront par notre gravure à quel ennemi ils ont eu affaire.



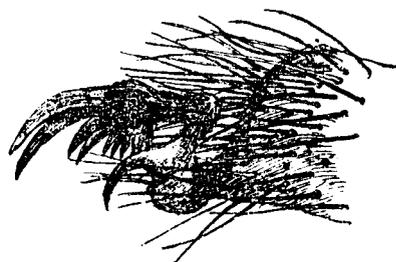
Le dard d'une abeille.

Ce dard de l'abeille renferme un tube intérieur qui conduit le poison jusqu'à un orifice placé tout près de la pointe. Il est en outre recouvert de barbes acérées qui poussent en sens inverse de la pointe. Ces minuscules hameçons aident le dard à s'enfoncer plus avant dans la chair et en rendent l'extraction difficile.



L'aiguillon d'un maringouin.

L'aiguillon du maringouin n'a pas ces poils durs, mais vu au microscope il n'en a pas moins une très vilaine apparence. Il ne faut pas s'étonner que madame *maringouine* (le mâle n'est pas armé) avec un instrument aussi perfectionné puisse tirer promptement du sang à la victime que rien n'a prévenu de son approche.



Le pied d'une araignée

Chacun des pieds de l'araignée est muni de cette espèce de peigne que montre la gravure, et qui lui sert à se cramponner au fil qu'il tisse. Cet outil lui est également utile dans la confection de sa maison qui est une merveille d'industrie.

Extrait des Mémoires de Louis Racine sur Jean Racine.

Quoique Racine se fût fait depuis plusieurs années un devoir de religion de ne plus penser à la poésie, il s'y vit cependant rappelé par un devoir de religion auquel il ne s'attendait pas. Madame de Maintenon, attentive à tout ce qui pouvait procurer aux jeunes demoiselles de Saint-Cyr une éducation convenable à leur naissance, se plaignit du danger qu'on trouvait à leur apprendre à chanter et à réciter des vers, à cause de la nature de nos meilleurs vers et de nos plus beaux airs. Elle communiqua sa peine à mon père, et lui demanda s'il ne serait pas possible de réconcilier la poésie et la musique avec la piété. Le projet l'édifia et l' alarma. Il souhaita que tout autre que lui fût chargé de l'exécution. Ce n'était point le reproche de sa conscience qu'il craignait dans ce travail; il craignait pour sa gloire. Il avait une réputation acquise, et il pouvait la perdre, puisqu'il avait perdu l'habitude de faire des vers et qu'il n'était plus dans la vigueur de l'âge. Que diraient ses ennemis, et que se dirait-il à lui-même, si, après avoir brillé sur le théâtre profane, il allait échouer sur un théâtre consacré à la piété? Je vais rapporter ce qu'une plume meilleure que la mienne a écrit sur ses craintes, sur l'origine de la tragédie d'*Esther* et sur celle d'*Athalie*.

Une aimable élève de Saint-Cyr, quoique sortie depuis peu de cette maison, et mariée à M. le comte de Caylus, exécuta le prologue de la Piété, fait par elle, et plusieurs fois le rôle d'*Esther*. Par les charmes de sa personne et de sa déclamation, elle contribua au succès de cette pièce, dont elle a parlé dans le recueil qu'elle fit un an avant sa mort, et qu'elle intitula *Mes Souvenirs*, parce qu'elle y rassembla ce que lui rappela sa mémoire de plusieurs événements arrivés de son temps à la cour. C'est de ses *Souvenirs*, recueil si estimé des personnes qui en ont connaissance, qu'est tiré le morceau suivant, et un autre que je donnerai encore :

“ Madame de Brinon, première supérieure de Saint-Cyr, aimait les vers et la comédie, et, au défaut des pièces de Corneille et de Racine, qu'elle n'osait faire jouer, elle en composait, de détestables, à la vérité; mais c'est cependant à elle et à son goût pour le théâtre que l'on doit les deux belles pièces que Racine a faites pour Saint-Cyr.

Madame de Brinon avait de l'esprit et une facilité incroyable d'écrire et de parler; car elle faisait aussi des espèces de sermons fort éloquents; et tous les dimanches, après la messe, elle expliquait l'Évangile comme aurait pu faire M. le Tourneux.

“ Mais je reviens à l'origine de la tragédie de Saint-Cyr. Madame de Maintenon voulut voir une des pièces de madame de Brinon. Elle la trouva telle qu'elle était, c'est-à-dire si mauvaise, qu'elle la pria de n'en plus faire jouer de semblables et de prendre plutôt quelque belle pièce de Corneille ou de Racine, choisissant seulement celles où il y aurait le moins d'amour. Ces petites filles représentèrent *Cinna* assez passablement pour des enfants qui n'avaient été formés au théâtre que par une vieille religieuse. Elles jouèrent aussi *Andromaque*, et, soit que les actrices en fussent mieux choisies, ou qu'elles commençassent à prendre des airs de la cour, dont elles ne laissaient pas de voir de temps en temps ce qu'il y avait de meilleur, cette pièce ne fut que trop bien représentée au gré de madame de Maintenon, et elle lui fit appréhender que cet amusement ne leur insinuât des sentiments opposés à ceux qu'elle voulait leur inspirer. Cependant, comme elle était persuadée que ces sortes d'amusements sont bons à la jeunesse, qu'ils donnent de la grâce, apprennent à mieux prononcer et cultivent la mémoire (car elle n'oubliait rien de tout ce qui pouvait contribuer à l'éducation de ces demoiselles, dont elle se croyait avec raison particulièrement chargée), elle écrivit à M. Racine, après la représentation d'*Andromaque*: ‘ Nos petites filles viennent de jouer votre *Andromaque*, et l'ont si bien jouée, qu'elles ne la joueront de leur vie, ni aucune autre de vos pièces.’ Elle le pria, dans cette même lettre, de lui faire, dans ses moments de loisir, quelque espèce de poème, moral ou historique, dont l'amour fût entièrement banni, et dans lequel il ne crût pas que sa réputation fût intéressée, parce que la pièce resterait ensevelie à Saint-Cyr, ajoutant qu'il lui importait peu que cet ouvrage fût contre les règles, pourvu qu'il contribuât aux vues qu'elle avait de divertir les demoiselles de Saint-Cyr en les instruisant. Cette lettre jeta Racine dans une grande agitation. Il voulait plaire à madame de Maintenon; le refus était impossible à un courtisan, et la

commission délicate pour un homme qui, comme lui, avait une grande réputation à soutenir, et qui, s'il avait renoncé à travailler pour les comédiens, ne voulait pas du moins détruire l'opinion que ses ouvrages avaient donnée de lui. Despréaux, qu'il alla consulter, décida brusquement pour la négative. Ce n'était pas le compte de Racine. Enfin, après un peu de réflexion, il trouva dans le sujet d'*Esther* tout ce qu'il fallait pour plaire à la cour. Despréaux lui-même en fut enchanté, et l'exhorta à travailler, avec autant de zèle qu'il en avait eu pour l'en détourner.

"Racine ne fut pas longtemps sans porter à madame de Maintenon, non-seulement le plan de sa pièce (car il avait accoutumé de les faire en prose, scène pour scène, avant que d'en faire les vers) ; il porta le premier acte tout fait. Madame de Maintenon en fut charmée, et sa modestie ne put l'empêcher de trouver dans le caractère d'*Esther* et dans quelques circonstances de ce sujet des choses flatteuses pour elle. La Vasthy avait ses applications, Aman des traits de ressemblance, et, indépendamment de ses idées, l'histoire d'*Esther* convenait parfaitement à Saint-Cyr. Les chœurs, que Racine, à l'imitation des Grecs, avait toujours en vue de remettre sur la scène, se trouvaient placés naturellement dans *Esther* ; et il était ravi d'avoir eu cette occasion de les faire connaître et d'en donner le goût. Enfin, je crois que, si l'on fait attention au lieu, au temps et aux circonstances, on trouvera que Racine n'a pas moins marqué d'esprit en cette occasion que dans d'autres ouvrages plus beaux en eux-mêmes.

"*Esther* fut représentée un an après la résolution que madame de Maintenon avait prise de ne plus laisser jouer de pièces profanes à Saint-Cyr. Elle eut un si grand succès, que le souvenir n'en est pas encore effacé.

"Jusqu'à là il n'avait point été question de moi, et on n'imaginait pas que je dusse y représenter un rôle (1) ; mais, me trouvant présente aux récits que M. Racine venait faire à madame de Maintenon de chaque scène à mesure qu'il les composait, j'en retenais les vers ; et, comme j'en récitai un jour à M. Racine, il en fut si content, qu'il demanda en grâce à madame de Maintenon de m'ordonner de faire un personnage : ce qu'elle fit. Mais je ne voulus point de ceux qu'on avait déjà des-

tinés : ce qui l'obligea de faire pour moi le prologue de sa pièce. Cependant, ayant appris, à force de les entendre, tous les autres rôles, je les jouai successivement, à mesure qu'une des actrices se trouvait incommodée, car on représenta *Esther* tout l'hiver ; et cette pièce, qui devait être renfermée dans Saint-Cyr, fut vue plusieurs fois du roi et de toute la cour, toujours avec le même applaudissement."

"Le grand succès d'*Esther* mit Racine en goût : il voulut composer une autre pièce ; et le sujet d'*Athalie* (c'est-à-dire de la mort de cette reine, et la reconnaissance de Joas), lui parut le plus

(1) Elle était mariée depuis deux ans, quoique à peine dans sa seizième année, lorsqu'elle joua *Esther*.

(2) Le choix du sujet même offrait les allusions les plus fortes. Au moment où l'on persécutait les protestants, le poète osait faire entendre les vraies maximes de l'Évangile. Il prenait la défense des opprimés en présence du monarque oppresseur ; et, dans un temps où le grand Arnauld était accusé d'une coupable témérité pour avoir avancé que le roi pouvait être trompé, il ne craignait pas de dire à ce roi, devant toute sa cour :

On peut des plus grands rois surprendre la justice.

Lorsque le fatal édit qui révoquait celui de Nantes remplissait la France de désolation, Racine osait faire entendre ce vers à Louis XIV :

Et le roi trop crédule a signé cet édit.

Enfin, il peignit Louvois, en sa présence, des traits les plus odieux ; et, pour qu'on ne pût le méconnaître, il mit dans la bouche d'Aman les propres mots échappés au ministre, dans le délire de son orgueil. Quel noble et vertueux emploi de la faveur et du talent, que de les consacrer au triomphe de la justice et de la vérité ! Quoiqu'il faille se défier des applications que le public se plaît à faire sans que l'auteur en ait quelquefois eu l'idée, il est difficile de croire que Racine n'ait pas eu en vue la plupart de celles auxquelles *Esther* a donné lieu. On voit qu'elles ont été bientôt saisies, et que toutes les personnes qui ont pu s'expliquer librement n'ont pas manqué d'en parler. Madame de Caylus les a indiquées dans le morceau que nous avons cité d'elle, et madame de la Fayette ne les met point en doute. "Madame de Maintenon, dit-elle, était flattée de l'invention et de l'exécution. La comédie représentait en quelque sorte la chute de madame de Montespan et l'élevation de madame de Maintenon. Toute la différence fut qu'*Esther* était un peu plus jeune et moins précieuse en fait de piété. L'application qu'on lui faisait du caractère d'*Esther*, et celle de Vasthy à madame de Montespan, fit qu'elle ne fut pas fâchée de rendre public un divertissement qui n'avait été fait que pour la communauté et pour quelques-unes de ses amies particulières."

beau de tous ceux qu'il pouvait tirer de l'Écriture sainte. Il y travailla sans perdre de temps; et l'hiver suivant, cette nouvelle pièce se trouva en état d'être représentée; mais madame de Maintenon reçut de tous côtés tant d'avis et tant de représentations des dévots, qui agissaient en cela de bonne foi, et de la part des poètes jaloux de Racine, qui, non contents de faire parler les gens de bien, écrivirent plusieurs lettres anonymes, qu'ils empêchèrent enfin *Athalie* d'être représentée sur le théâtre de Saint-Cyr. On disait à madame de Maintenon qu'il était honteux à elle de faire monter sur un théâtre des demoiselles rassemblées de toutes les parties du royaume pour recevoir une éducation chrétienne, et que c'était mal répondre à l'idée que l'établissement de Saint-Cyr avait fait concevoir. J'avais part aussi à ces discours, et on trouvait encore qu'il était indécent à elle de me faire voir à toute la cour sur un théâtre.

“ Le lieu, le sujet des pièces, et la manière dont les spectateurs s'étaient introduits à Saint-Cyr, devaient justifier madame de Maintenon, et elle aurait pu ne pas s'embarasser de discours qui n'étaient fondés que sur l'envie et la malignité; mais elle pensa différemment, et arrêta ces spectacles dans le temps que tout était prêt pour jouer *Athalie*. Elle fit seulement venir à Versailles, une fois ou deux, les actrices pour jouer dans sa chambre devant le roi, avec leurs habits ordinaires. Cette pièce est si belle, que l'action n'en parut pas

refroidie; il me semble même qu'elle produisit alors plus d'effet qu'elle n'en a produit sur le théâtre de Paris. Oui, je crois que M. Racine aurait été fâché de la voir aussi défigurée qu'elle m'a paru l'être par une Josabeth fardée, par une *Athalie* outrée, et par un grand prêtre plus capable d'imiter les capucins du petit P. Honoré que la majesté d'un prophète divin. Il faut ajouter encore que les chœurs, qui manquaient aux représentations faites à Paris, ajoutaient une grande beauté à la pièce, et que les spectateurs, mêlés et confondus avec les acteurs, refroidissent infiniment l'action; mais, malgré ces défauts et ces inconvénients, elle a été admirée, et le sera toujours.

“ On fit après, à l'envi de M. Racine, plusieurs pièces pour Saint-Cyr; mais elles y sont ensevelies. La *Judith*, pièce que M. l'abbé Testu fit faire par Boyer, à laquelle il travailla lui-même, fut jouée ensuite sur le théâtre de Paris avec le succès marqué dans l'épigramme :

A sa Judith, Boyer, par aventure," etc.

Athalie fut exécutée deux fois devant Louis XIV et devant madame de Maintenon, dans une chambre sans théâtre, par les demoiselles de Saint-Cyr, vêtues de ces habits modestes et uniformes qu'elles portent dans la maison. De pareilles représentations étaient bien différentes de celles d'*Esther*, qui se faisaient avec une grande dépense pour les habits, les décorations et la musique.

Louis Racine.

La Matrone d'Ephèse.

LÉGENDE.

La Matrone d'Ephèse est un conte d'Apulée que La Fontaine a popularisé en France.

La Matrone d'Ephèse est une femme qui adore son mari; celui-ci meurt, et la douleur de la veuve est telle qu'elle s'enferme avec le mort dans un tombeau, résolue à s'y laisser mourir. Ses gémissements attirent un soldat, qui près de là gardait un pendu. Le soldat courtise la belle éplorée, et lui fait tout-à-fait oublier le mort; mais pendant ce temps un voleur enlève le cadavre, et le soldat, coupable de négligence, court risque d'être à son tour pendu.

On se décide alors à remplacer le cadavre du malfaiteur par celui du mari tant aimé. La matrone fit bien, dit La Fontaine.

Cela lui sauvait l'autre, et, tout considéré, mieux vaut goujat debout qu'empereur enterré. Cette vive satire de l'inconstance des femmes devait séduire nos vieux conteurs gaulois. Aussi l'ont-ils reprise souvent. Elle tenta même les auteurs dramatiques. Plusieurs comédies et opéras français ont été inspirés par la fameuse et trop consolable veuve d'Ephèse.

CUISINE

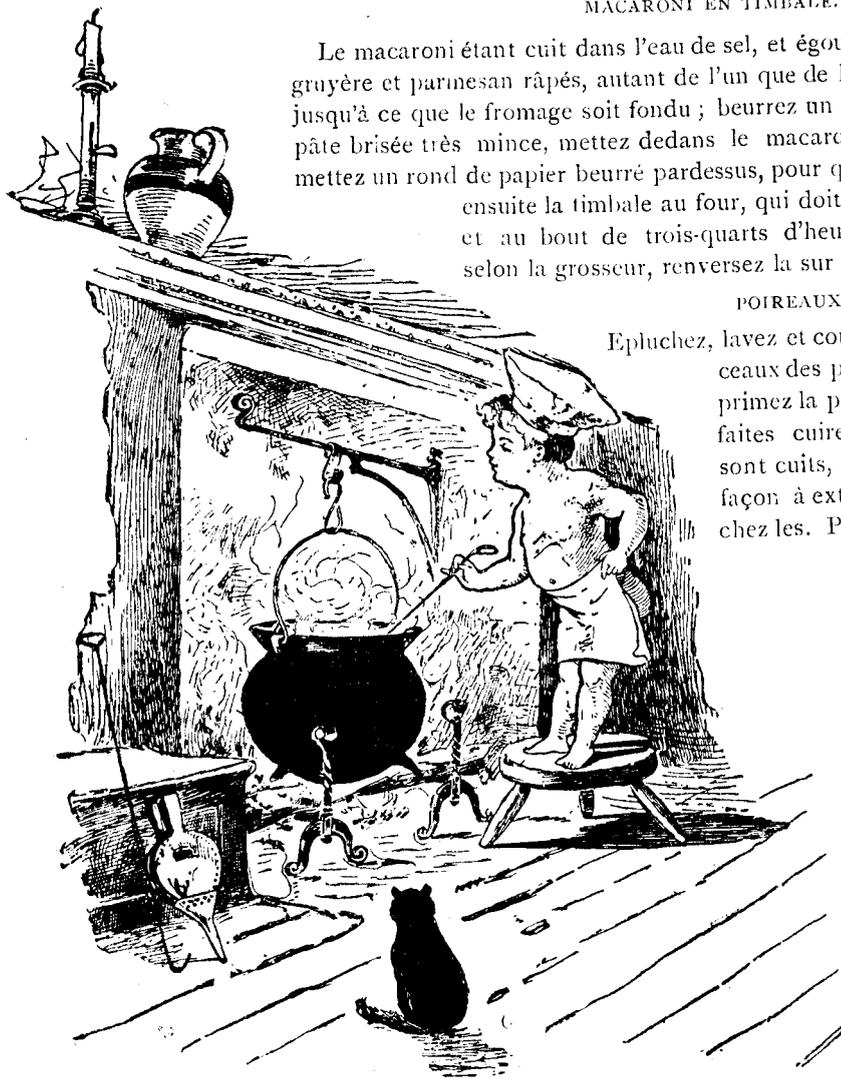
MACARONI EN TIMBALE.

Le macaroni étant cuit dans l'eau de sel, et égoutté, ajoutez poivre, beurre, gruyère et parmesan râpés, autant de l'un que de l'autre, et laissez sur le feu jusqu'à ce que le fromage soit fondu ; beurrez un moule, garnissez le d'une pâte brisée très mince, mettez dedans le macaroni, recouvrez de pâte, et mettez un rond de papier beurré pardessus, pour qu'elle ne brûle pas ; placez ensuite la timbale au four, qui doit être passablement chaud, et au bout de trois-quarts d'heure ou d'une demi-heure, selon la grosseur, renversez la sur un plat, et servez.

POIREAUX EN HACHIS.

Epluchez, lavez et coupez en deux ou trois morceaux des poireaux bien tendres, supprimez la plus grande partie du vert ; faites cuire à l'eau salée ; lorsqu'ils sont cuits, égouttez et pressez-les de façon à extraire toute l'eau, puis hachez les. Passez les poireaux dans du beurre, tournez-les pendant quelques minutes à la cuiller de bois, ajoutez une pincée de farine, sel, poivre, mouillez avec quelques cuillerées de crème et laissez mijoter 10 minutes. Liez avec 2 ou 3 jaunes d'œufs, servez dans un plat que vous garnissez de croustons frits.

Tourne-Broche.



Lettres d'une Marraïne a sa Filleule.

(SUITE.)

L'exercice de l'autorité entraîne des devoirs qui doivent être toujours présents à notre pensée, si nous tenons à ne pas nous écarter des principes de justice et de bonté qui doivent diriger tous nos actes, non-seulement pour le bonheur de ceux qui sont mêlés à notre existence, mais pour notre propre bonheur. En effet, si les exigences et les caprices troublent le repos de ceux qui veulent bien s'y soumettre, ou qui, tout au moins, se trouvent en butte à leurs manifestations, ils ne sont pas moins préjudiciables au repos de ceux ou de celles qui les éprouvent. La carrière du caprice est illimitée, et le malheureux esprit qui s'y trouve lancé erre au hasard, sans boussole et sans guide, en se heurtant, malgré les complaisances coupables de ceux qui subissent ses lois insensées, à des difficultés, à des impossibilités que son essence même lui fait rechercher, car il ne serait pas le caprice s'il poursuivait un but défini, une satisfaction raisonnable et par conséquent possible. Il entraîne donc fatalement des mécomptes sans nombre, qui sont le juste châtiment des caractères qui ne savent pas soumettre leurs volontés et leurs actions à une règle bien simple, et qui consiste uniquement dans le respect du droit d'autrui. Avec cette règle, il n'y a plus d'écueil à redouter, la route devient facile, et la conscience de n'avoir fait tort à personne nous dispose à l'indulgence pour les torts qu'on pourrait avoir envers nous.

Il faut donc, ma chère Hélène, dans vos rapports avec vos subordonnés, respecter tous leurs droits si vous voulez qu'ils remplissent leurs devoirs. Il faut les traiter en toute occasion avec justice et avec bonté, afin qu'ils puissent non-seulement respecter votre autorité, mais encore l'aimer ; la justice, en effet, vous oblige à ne leur faire aucun tort, à leur éviter les reproches immérités, les accusations trop légèrement formulées. Mais l'existence serait bien triste si l'on se bornait à l'observance des principes d'équité ; il faut que la bonté vienne modifier l'inflexibilité des angles blessants, qu'elle sache atténuer la rigueur des arièts, et adoucir les reproches, en diminuant l'étendue des torts qu'elle condamne, et en leur fournissant au besoin une excuse. N'oublions jamais que tout en étant parfaitement juste on peut être souvent

impitoyable, et qu'en portant le droit à ses dernières limites on peut le rendre haïssable. La reine Marie Leczinska disait, avec infiniment de sens et de cœur à la fois, que la justice était la miséricorde des rois, mais que la miséricorde était la justice des reines. Or, toute femme dans son intérieur est reine... au moins pour les devoirs à remplir, et le premier de tous pour l'autorité est de se faire pardonner d'être l'autorité, en rendant ses lois profitables pour tout le monde, et en allégeant par une bonté constante le poids des obligations qu'elle impose. Souvenez-vous toujours, — même vis-à-vis de vos domestiques, — que la seule personne à laquelle il vous soit permis d'imposer des sacrifices, c'est vous ; votre supériorité, mon enfant, pour être respectée ne doit pas s'appuyer seulement sur la différence du rang et sur la fortune qui vous permet de payer les services dont vous avez besoin ; sa base doit être l'équité tempérée par la bonté, qui vous fera comprendre combien la perte de l'indépendance est une abdication navrante, et qui vous portera à ne pas augmenter inutilement le poids, déjà bien lourd, de la servitude.

L'une des plus révoltantes iniquités que l'on puisse commettre est l'abus de la force : cet abus, effacé de nos lois, se glisse encore souvent dans nos mœurs. Combien de femmes s'en rendent coupables ! N'est-ce pas abuser de la force que d'imposer à une servante une volonté injuste, un caprice auquel la nécessité de gagner son pain l'obligera à se soumettre ? N'est-ce pas abuser de la force que de donner plus d'importance à la plus insignifiante de nos habitudes, qu'aux plus impérieux de ses besoins ? La tyrannie, pour être haïssable et blâmable, ne nous apparaît pas uniquement sous les traits classiques des Néron, ou bien des Denys de Syracuse ; elle se manifeste partout où un être quelconque substitue son autorité à l'équité, et l'impose sans tenir compte des froissements qu'elle cause et des réclamations qu'elle soulève.

Je désire, mon enfant, que toutes vos actions soient conformes au bien, et que vous ne soyez injuste ni par sévérité ni par indulgence. En effet, outre les devoirs que nous avons les uns envers

les autres, il y a encore ceux que nous avons envers tous : chacun de nous est dépositaire, ici bas, d'une certaine somme de justice, et peut être appelé, dans mille circonstances imprévues, à prouver l'existence de ce dépôt et à agir en conséquence des obligations qui y sont attachées. L'injustice peut causer de grands ravages, non-seulement dans ses rapports directs avec ceux qui en sont victimes, mais encore, mais surtout dans ses rapports indirects avec ceux qui en sont témoins ; elle amène le doute à la suite, et lorsqu'elle se traduit par une tolérance coupable pour les instincts vicieux et les mauvaises actions, elle devient solidaire des ravages causés par une indulgence qui déplace les notions du bien et du mal, qui ébranle les convictions les plus solides, et leur fait envisager le respect du devoir comme une insigne duperie. En tout ce qui dépendra de vous, et envers tous ceux qui seront soumis à votre autorité, sachez être à la fois indulgente pour les défauts de caractère, inflexible pour les vices ; le contraire arrive trop souvent, et l'on s'opporte plus volontiers les torts sérieux d'une nature vile qui entourera ses méfaits de paroles mielleuses, de flatteries et d'attentions intéressées, que les brusqueries et les *aspérités* d'humeur d'un caractère honorable. Mettez l'indulgence là où elle doit être, et n'oubliez jamais qu'elle n'est une vertu qu'à la condition de marcher en compagnie du discernement ; quand elle en est séparée, elle n'est plus qu'un encouragement pour le mal, une prime offerte aux actions mauvaises, qui s'appuient sur la tolérance des personnes honnêtes, mais faibles pour se justifier dans le passé et se préparer l'impunité dans l'avenir.

Pour être bien servie, ma chère Hélène, pour avoir des serviteurs dont l'ancienneté est honorable pour ceux qu'ils servent, il faut vous souvenir sans cesse que les domestiques ne sont pas des machines, mais des êtres qui ont les mêmes besoins, les mêmes sentiments, les mêmes répugnances que vous ; leur éducation diffère de la vôtre, et cette différence rend toute familiarité impossible ; mais sachez vous intéresser au sort, à la famille, aux intérêts de ceux qui vivent sous votre toit : soignez leur santé, qui est leur gagne-pain ; ne leur imposez pas des veilles, qui sont cruelles après des travaux fatigants ; apprenez à vous passer des services qui les priveraient de sommeil, et n'imposez pas à

une femme de chambre l'obligation de vous attendre pendant que vous vous amusez. On reproche à certaines classes de la société un vice abominable : l'on accuse les domestiques, entre autres, d'être enclins à l'envie. Ce reproche est souvent fondé ; mais il faut en reporter la responsabilité en certains cas sur ceux qui l'excitent plutôt que sur ceux qui l'éprouvent. Il y a de mauvais domestiques ; mais convenons qu'il y a aussi de mauvais maîtres ; ceux-ci, au lieu d'alléger le poids de la servitude, l'augmentent avec une tyrannie impardonnable ; au lieu de voiler avec un soin délicat les avantages de la fortune, ils en jouissent avec égoïsme, sans jamais songer à les faire partager, dans une certaine mesure, à ceux qui vivent auprès d'eux ; ils excitent inconsidérément l'envie, puis il accusent les mauvais penchants qu'ils ont fait naître. Donnez à vos domestiques un bien-être qui soit proportionné au vôtre : ne les laissez pas grelotter tandis que vous êtes près d'un bon feu ; ne les condamnez pas à une nourriture insuffisante ou peu agréable tandis que vous vous ferez préparer des mets choisis, et l'envie, n'ayant pas occasion de faire des rapprochements amers, ne se manifesterait pas. Il faudra même savoir vous gêner pour permettre à vos domestiques de prendre quelques distractions, dont ils ont au moins autant besoin que vous : avancez l'heure de votre dîner, si la femme qui succédera à Marguerite désire profiter d'un billet de spectacle qui lui aurait été donné. Ce désir, auquel vous auriez le droit de vous opposer s'il se manifestait assez fréquemment pour que le service de la maison dût en souffrir, a été, d'après ce que vous me dites, l'origine de l'altercation qui vous a privée d'une bonne domestique ; vous voyez que, dans toutes les situations possibles, il faut savoir céder à propos et peser d'avance les inconvénients d'une résistance qui n'est point proportionnée à l'importance du sacrifice demandé. Votre complaisance n'aurait pas été, comme vous l'avez craint, considérée comme un acte de faiblesse, mais bien comme une preuve de bonté : la faiblesse se manifeste autant par les résistances que par les concessions, c'est-à-dire lorsque les unes et les autres sont intempestives ; le discernement nous apprend à les placer à propos, et c'est grâce à son intervention que nous

savons céder sans faiblesse et résister sans dureté et sans entêtement.

Je ne puis augmenter indéfiniment les proportions de cette lettre, et je ne pourrai peut-être pas répondre à Aline aussi longuement qu'elle le désire. Dites lui d'abord que j'aime et que j'approuve des soins qui indiquent l'ordre, mais que j'ai peu d'inclination pour ceux qui marquent seulement une recherche, vaine souvent et quelquefois gênante. Ainsi je comprends le plaisir qu'elle éprouve à se servir d'un joli papier, d'enveloppes assorties à la dimension de son papier, etc. ; — mais elle a choisi, chez votre papetier, certains cahiers jaunes enjolivés de constellations de tous grades. Le papier sur lequel elle m'a écrit pourrait servir pour faire un cours d'études astronomiques : on y voit figurer tous les astres, depuis la simple étoile jusqu'à la comète ambitieuse, et je doute qu'il soit de bon goût, par cela seul qu'il est incommode. J'ai eu beaucoup de peine à déchiffrer l'écriture d'Aline, au milieu des astres opaques et lumineux qui couvrent la feuille de papier dont elle s'est servie, et qui papillotaient d'une façon déplorable pour ma vue faible. Je lui conseille de choisir à l'avenir du papier fort simple, blanc ou bleuâtre, et si elle tient absolument à un ornement quelconque, dites-lui de faire placer ses initiales sur l'un des côtés de son papier. La mode a prononcé en faveur des enveloppes carrées, qui me semble plus commodes que celles d'un format allongé. L'écriture d'Aline n'est pas bien alignée ; elle agira sagement en prenant du papier légèrement rayé, qui l'habitue à la ligne droite.

Ce n'est pas en quelques lignes que je pourrai donner à cette petite fille exigeante les préceptes qu'elle me demande. Elle veut une définition des principaux caractères du style, et des conseils pour acquérir la faculté d'écrire agréablement. Le style n'est pas uniforme ; il est, selon les pensées et les sentiments suggérés par les circonstances auxquelles nous nous trouvons mêlés, enjoué, familier ou sérieux, et l'intervention de ces différents caractères peut le rendre inconvenant ou ridicule. Le tact doit nous guider pour nous interdire la familiarité vis-à-vis des personnes dont la familiarité ne nous conviendrait pas, ou dont la dignité s'accommoderait mal de façons trop

intimes ; — le tact nous enseignera aussi à mettre les termes que nous emploierons en harmonie avec les questions que nous aurons à traiter, et nous épargnera le ridicule des phrases ampoulées. Pour s'habituer à écrire passablement, il faut, avant tout, lire beaucoup de bons livres, et s'imposer la loi de s'exprimer nettement, sans prétention, sans viser au *beau langage*, en évitant à la fois toute recherche pédantesque et scientifique et toute expression vulgaire. Chacun des termes qui composent le langage possède plusieurs synonymes : il faut choisir, parmi ceux-ci, ceux qui offrent le plus d'élégance, et les employer quand ils ne troublent pas l'harmonie des mots qui les environnent. Pour être agréable, le style doit avoir, en effet, quelle que soit sa simplicité, certaines qualités *musicales*, qu'une petite musicienne, telle qu'Aline, doit savoir remarquer et pouvoir acquérir. Les phrases ne doivent pas être trop longues, sous peine d'essouffler le lecteur, — ni trop courtes, car le souffle paraît avoir manqué à l'écrivain ; il faut dire toujours simplement, élégamment (si c'est possible) ce que l'on veut raconter. Du reste, la simplicité est la meilleure voie pour aboutir à l'élégance. J'ai sous les yeux une lettre écrite par une jeune fille, dont je veux bien dire le prénom à Aline : elle s'appelle Marthe ; elle m'écrit d'Arcachon, et la description qu'elle me fait de ce pays est remarquable par le naturel, la simplicité de la narration, par la gaieté de bon goût qui éclaircit le paysage un peu sombre qu'elle me retrace. Voilà ce qu'Aline doit imiter pour devenir une jeune fille aimable et bien élevée.

Quant aux *manières*, dites-lui qu'il en est comme du style : on n'a bonne façon qu'à la condition de ne pas avoir de *manières* du tout. L'effort trahit l'affectation, et l'affectation, quelle qu'elle soit, est toujours de mauvais goût, parce qu'elle implique le mensonge ; il faut en toute occasion songer à n'incommoder, à ne blesser personne ; voilà pourquoi le bon goût réprouve les grands éclats de voix, le rire perçant, qui pourraient gêner les personnes nerveuses, — les conversations particulières à voix basse, qui pourraient blesser les caractères susceptibles. Si on veut bien s'appliquer à n'être jamais désagréable, et à se rendre agréable aussi souvent que possible, on aura toujours bonne façon, surtout si l'on ajoute à

ces règles du savoir-vivre une grande tempérance de gestes, et le soin d'éviter toute habitude vulgaire, qui se traduit par des mouvements de physiologie fort déplaisants.

A bientôt, chère enfant ; si l'espoir que vous me donnez se confirme, combien d'occupations nous allons avoir ! Quel sujet pourrait être plus intéressant à traiter entre nous que celui de la naissance, de la santé physique et morale, de l'éducation de votre enfant ?

VIII.

Je ne sais, ma chère enfant, si je dois attribuer l'effet produit sur moi par votre lettre à l'influence des jours brumeux de cette triste saison ou bien s'il est le résultat de mon expérience ; toujours est-il que je n'ai pu me défendre d'une impression pénible en lisant cette lettre bien gaie pourtant, et dans laquelle votre cœur et cette belle confiance qui appartient à votre âge resplendissent d'un éclat qui aurait dû me rejouir. Vous me parlez d'une amie nouvelle, des ressources précieuses que vous trouvez dans sa compagnie, des projets d'amusement que vous formez ensemble. Je devrais être charmée, et je suis au contraire en proie à une sorte d'inquiétude que je veux examiner avec vous, soit pour la condamner, soit pour la prendre en considération. Et cependant, au moment d'analyser les motifs qui causent mon trouble, je m'arrête, en me demandant si j'ai bien le droit d'attrister votre jeune âme, de vous communiquer le doute, cette infirmité qui est le lot de l'âge mûr ; si je dois en un mot vous éclairer, au risque de vous affliger ?... L'expérience, d'ailleurs, n'est pas infaillible ; le doute n'est point la sagesse, et l'esprit, plus encore que le cœur, est sujet à l'erreur. Vous agissez sous l'impulsion du sentiment ; je vous juge avec ma raison... — Il ne m'est pas démontré que mon jugement soit d'une rectitude absolue : voyons, cependant, s'il n'y aurait pas moyen de maintenir l'équilibre entre le sentiment et la raison ; voyons si je ne trouverai pas dans le désir de vous être utile, dans la tendresse que je vous porte, le moyen de vous convaincre, sans porter une trop rude atteinte à la confiance qui est l'un des bonheurs de votre âge.

Si cruelles que soient les déceptions, je les pré-

fèrerais encore pour vous à cette prudence exagérée qui nous garantit sans doute, mais en nous pétrifiant ; je préfère encore à l'erreur qui ferait soupçonner le mal, celle qui vous fera croire au bien et vous exposera à mal placer votre estime ; mais il ne faut pas que cette erreur se répète trop souvent, car si elle dégénérât en habitude, elle deviendrait cette disposition qu'on appelle l'engouement, et entraînerait de graves inconvénients pour vous.

Le plus grave de tous, à mes yeux, serait dans le scepticisme systématique devenant la conséquence inévitable des déceptions produites par un grand nombre d'expériences malheureuses ; il est impossible, en effet, que la lassitude n'arrive pas à la suite de ces expériences trop souvent renouvelées, et que la foi au bien, l'un des plus précieux dons qui nous aient été départis, ne reçoive pas de cruelles atteintes dans les hasards qu'on lui fait courir. Quand cette foi est éteinte, rien ne peut plus nous émouvoir, et l'indifférence s'établit en souveraine absolue sur les ruines de notre pauvre cœur ; si une véritable et sainte amitié s'offre à nous, nous ne pouvons plus l'apprécier, ni même l'accepter ; l'amitié vit d'échanges, et nous n'avons plus rien à donner, car nous sommes des prodiges, ruinés par notre irréflexion.

Un autre inconvénient s'attache aussi aux rapports trop légèrement établis : ils nuisent à la considération, car l'engouement, avec sa mobilité, ses fluctuations, ses réactions, dénonce hautement, soit un défaut de jugement, soit un manque de cœur ; une rupture, une interruption dans vos rapports de société, indiquent que nous avons mal placé notre confiance, que nous avons agi sans discernement, en livrant légèrement nos affections, ou bien que nous sommes incapables d'en éprouver qui aient quelque durée. Rien n'est si respectable que de passer son existence en compagnie des mêmes personnes ; rien n'est si pitoyable, au contraire, que de voir un flot chasser l'autre, une relation nouvelle en remplacer une ancienne. Il y a des maisons où l'on ne connaît jamais personne, où quelques anciens débris, qui ont échappé à la fureur du changement, se rapprochent pour s'interroger curieusement et inutilement sur la qualité du personnel nouveau au milieu duquel ils sont égarés, en attendant le moment où ils seront défi-

nitivement mis à l'écart comme des décors hors de service. Il est impossible qu'aucune affection sincère prenne naissance dans de semblables conditions, et par conséquent il est impossible qu'on éprouve une considération sincère pour les personnes qui ne savent que *prêter* successivement leur sympathie à tout le monde, au lieu de la donner à ceux qui en sont dignes.

Ces réflexions sont générales ; je vais vous en soumettre d'autres qui sont particulières à votre nouvelle amie, et je me hâte d'ajouter que je serai heureuse de me voir convaincue d'erreur. Ayez raison, ma chère Hélène, dans vos espérances ; si vous possédez réellement ce bien inappréciable qu'on appelle une *amie*, jamais personne n'aura confessé plus joyeusement son erreur que moi, et je me sens capable d'entreprendre le voyage de Paris tout exprès pour faire amende honorable près de M^{me} D...

Je ne la connais que d'après les détails contenus dans votre lettre ; si je la juge mal, c'est que vous avez peut-être outré certains traits de son caractère, ou bien enfin c'est que je n'ai peut-être pas le don de clairvoyance. Excusez-moi, chère Hélène ; quand il s'agit de vous, je tremble facilement, je l'avoue, et souvent à tort.

Vous connaissez M^{me} D... depuis vingt jours, et vous me dites que vous avez une amie en elle.— Comme je suis beaucoup plus vieille que vous, je

vois les choses sous un aspect différent, et je me crois obligée de vous prévenir que l'amitié ne s'improvise pas. J'ai connu une personne qui était, ainsi que vous, de très bonne foi, et foit disposée à croire que la destinée nous accorde ainsi du jour au lendemain le bienfait de l'amitié, tandis que l'amitié est au contraire une épargne qui se constitue lentement, et dans laquelle deux êtres mettent en commun ce qu'il y a de meilleur dans leur cœur ; cette personne avait vu planter des arbres à l'aide de procédés nouveaux, qui permettent de les faire voyager d'un lieu à l'autre dans toute la force de leur croissance, et, supposant que le progrès se faisait sentir dans l'ordre des sentiments tout comme dans la science de la sylviculture, elle écrivait à une de ses nouvelles amies : *Aujourd'hui on n'attend plus cinquante ans pour jouir de la beauté d'un arbre ; on le place où l'on veut, et l'on s'assied à son ombre ; il en est de même de notre amitié si récente, et cependant si forte*, etc. Trois mois après, elle passait près de ces beaux arbres : ils étaient secs, et l'amitié à laquelle il avaient été si imprudemment comparés n'était en guère meilleur état. Aujourd'hui cette personne est en train de devenir mi-anthrope, et comme je ne veux pas que vous subissiez les épreuves par lesquelles elle a passé, je vous ai cité son triste exemple.

Em. Raymond.

(A SUIVRE)

M. et Madame Ronçin.

Hier, un enfant est entré dans mon jardin, il a entouré de petits bâtons un espace de terre long et large d'un pas ; puis il a cueilli des roses, et les a plantées en enfonçant la queue dans la terre ; il a fait de même d'un très-bel œillet.

Quand je suis rentré, j'ai senti un vif mouvement d'impatience, et si l'enfant avait été là, il est probable que je l'aurais grondé sévèrement ; mais il est sorti, heureusement pour lui que j'aurais effrayé, heureusement pour moi qui n'aurais pu guère manquer de dire des sottises.

Ne le voyant pas, j'ai un peu réfléchi, et je me suis rappelé deux choses :— La première est que je fais précisément comme cet enfant : avant d'avoir un jardin à moi, je me promenais librement

dans les bois et sur les rivages des fleuves et de la mer ; un jour, j'ai acheté un grand carré de terre, que j'ai entouré de pierres en forme de mur, et j'ai planté dedans des arbres et des fleurs enlevés à toutes sortes de terrains. L'enfant pouvait se promener dans tout mon jardin, voir, respirer toutes les fleurs ; il a mieux aimé entourer un petit carré, et y piquer deux ou trois de ces mêmes fleurs, exactement comme moi, seulement cela ne lui a coûté que le temps de le faire, et moi j'ai donné de l'argent. Puis, quand son jardin a été fait, il l'a laissé là, a été s'amuser à autre chose et l'a oublié ; tandis que moi, avec ce carré de terre, j'ai acheté mille et mille soucis.

Si le vent mugit en fureur, autrefois il cassait un arbre, et c'était un spectacle pour moi ; aujourd'hui

d'hui il brise un de *mes* arbres, et c'est une crainte avant, un regret et une perte après.

J'aimais *les* vieux murs ruinés tombant en poudre, et servant de retraite aux lézards ; aujourd'hui j'ai bien envie de faire réparer *mon* mur, dont quelques pierres se sont détachées.

La seconde chose que je me suis rappelée, c'est que j'ai fait autrefois, étant enfant, dans le jardin d'un autre, précisément ce que cet enfant a fait hier dans le mien.

Nous étions alors tout petits, mon frère et moi, et l'on nous envoyait le matin à une sorte d'école, non pas, je suppose, pour que nous apprissions quelque chose, non pour que nous fussions à l'école, mais pour que nous ne fussions pas à la maison, où probablement nous faisons plus de bruit qu'on ne le souhaitait.

Le maître d'école ou de pension, je ne sais plus quel titre il se donnait, était comme les autres ; c'était un honnête restaurateur, qui remplaçait le beurre qu'il ne mettait pas dans la soupe des élèves par de l'instruction qu'il était censé leur donner. Le plan de ces maisons, où l'on annonce toujours que l'on forme le cœur et l'esprit de la jeunesse, est toujours invariablement établi sur ce problème à résoudre : trouver un moyen de vendre de la soupe le plus avantageusement possible. Le problème se résout à la manière des possesseurs de *cafés* qui s'en posent un à peu près analogue : trouver le moyen de vendre quinze ou vingt sous ce que les gens auraient meilleur chez eux et sans se déranger pour quatre ou cinq. Les *cafés* ont les journaux ; les maîtres de pension, ces autres gargoniers, ont le latin.

Celui-ci, qu'on appelait M. Roncin, était un gros homme qu'on ne voyait jamais ; c'était le seul moyen qu'il eût trouvé de se faire considérer. Madame Roncin faisait la cuisine avec l'aide d'une servante. L'autre cuisine, le latin, était faite par deux ou trois pauvres diables mal nourris, et plus mal payés. Il fallait qu'ils coûtassent moins cher à l'établissement que n'eût coûté le beurre qu'on aurait dû ajouter à la soupe, si l'on avait dirigé un restaurant d'un autre genre.

A bien dire, c'était la servante qui était la véritable maîtresse de la maison. M. Roncin était une sorte d'enseigne, et madame Roncin, qui

dirigeait tout, ne décidait rien qu'en conseil avec Mariàne par devant les fourneaux.

Comme nous étions au nombre des plus petits, nous étions enfermés, pendant six heures de la journée, dans ce qu'on appelle la classe de français. Nous y passions le temps de notre mieux ; nous y faisons des poules et des bateaux en papier ; nous jouions des billes à pair ou non pair. Quand le maître nous surprenait, il *confisquait* nos billes, jetait nos poules et nos bateaux, et nous mettait à genoux dans quelque coin de la classe ; puis il nous faisait apprendre et réciter quelque chose qui commence ainsi : *La grammaire est l'art de parler et d'écrire correctement*, etc., ce à quoi nous ne comprenions rien, et lui pas grand' chose. C'était un pauvre vieil homme bien maigre, qui mettait à cela le plus grand sérieux du monde.

Il y avait dans la journée deux heures à peu près consacrées à ce que l'on appelle la récréation. Pendant ces deux heures, on nous lâchait dans une grande cour où il y avait trois ou quatre vieux arbres qui avaient résisté au temps et aux écoliers. Quelle joie et quels cris, et quel tumulte ! Comme nous sautions, comme nous étions heureux ! Il advint un jour, à je ne sais lequel d'entre nous, d'imaginer de faire un jardin ; il bêcheta, avec son couteau, dans un coin, un carré grand comme une table, y traça des allées de quatre pouces de large, mit du sable dans les allées, et planta dans les plates-bandes quelques menues branches avec leurs feuilles arrachées aux grands arbres, et aussi une tige coupée d'une giroflée qui avait fleuri d'elle-même dans le mur. Les jardins devinrent à la mode. Ceux qui, comme nous, étaient *externes*, c'est-à-dire ne venaient que le matin et s'en retournaient le soir, apportaient chaque jour des branches de fleurs coupées et des graines de toutes sortes. Les fleurs étaient fanées au bout d'une heure, les graines étaient oubliées et remplacées par d'autres quinze jours avant de germer dans la terre.

Nous venions, mon frère et moi, le matin, avec un petit panier dans lequel on mettait nos provisions de la journée, des tartines avec quelques fruits destinés à un repas que nous faisons au milieu du jour. Nous étions humiliés par le voisi-

nage d'un jardin qui éclipsait entièrement le nôtre. Le possesseur de ce jardin y avait, comme dans le nôtre, planté des pois. Les siens étaient beaucoup plus beaux que les nôtres. Peut-être les avait-il moins souvent sortis de terre pour voir s'ils germaient.

Un jour le diable nous inspira un moyen de ne plus ressentir l'envie, mais de l'inspirer à nos camarades. Mon père avait un voisin ; tous deux possédaient chacun la moitié d'un grand jardin, et n'étaient séparés que par une allée. Ce voisin avait de magnifiques jacinthes, et en était fort curieux. Il nous vint à l'esprit de mettre ces jacinthes dans notre jardin de la pension. Le soir, je sors un instant de la maison, je vais à la plate-bande des jacinthes ; je tremblais un peu ; j'en prends une par la tige : je tire pour la rompre, l'oignon suit la tige. Je ne tenais pas à l'oignon que je ne trouvais pas beau, et dont je ne connaissais pas l'utilité. Néanmoins, je me réserve de le séparer plus tard et de le jeter, mais au loin, pour qu'il ne me dénonce pas ; mais je n'ai pas le temps. Je prends une seconde jacinthe, puis une troisième ; je les cache dans la cave ; je rentre, mon frère sort après moi. Nisus et Euryale ne firent pas un plus grand carnage dans le camp des Rutules. Le matin, jamais nous ne nous étions levés ni d'aussi bonne heure, ni d'aussi bonne grâce pour aller à l'école. Nous rangeons huit à dix oignons au fond de notre panier et trois ou quatre dont la hampe de fleurs était venue sans l'oignon, puis nous étalons nos tartines par-dessus.

C'étaient de tristes inclinations, direz-vous, mon ami ; mais je vous affirmerai cependant que, ni mon frère ni moi, nous n'avons suivi pour cela la carrière du vol.

Il en est arrivé de même à *saint Augustin*, qui vola comme nous étant enfant, et qui le raconte lui-même dans ses Confessions avec une sorte de contrition narquoise et spirituelle.

« Il y avait, *dit-il*, un poirier près de notre vigne, chargé de fruits ; une nuit, après avoir, comme de coutume, rôdé, par les rues, nous nous en allâmes, une troupe de fripons et moi, pour cueillir ces poires ; te que nous fîmes, et Dieu m'est témoin que si nous en goûtâmes une, ce fut simplement pour faire une chose défendue. Mon Dieu ! je vous ouvre ce cœur que vous avez retiré de l'abîme ;

vous pouvez y lire que je n'étais poussé à ce larcin que par la méchanceté. En effet, mon Dieu, ces poires étaient belles, mais ce n'est pas leur beauté qui m'engageait à les dérober, car j'en avais de meilleures chez nous, et je ne les pris absolument que pour les prendre ; et s'il entra quelques morceaux de ces fruits dans ma bouche, vous savez, mon Dieu, qu'ils n'étaient sucrés que par ma malice. »

Je n'ai pas, comme saint Augustin, la consolation d'avoir été puni de mon crime par le crime lui-même. Si ses poires n'étaient pas sucrées, je dois avouer que les jacinthes étaient belles. Ma punition est arrivée tard ; elle n'est arrivée qu'hier, mais elle est arrivée.

Les jacinthes étaient belles, et nous jouissions d'avance de l'admiration et de l'envie qu'elles exciteraient à la récréation. Nous allâmes tout droit à l'école, conduits par le jardinier, sans nous arrêter comme de coutume aux vitres des marchands. Là, comme nous savions que les jacinthes se volaient, nous ne voulûmes pas mettre notre panier dans le coin où l'on mettait les paniers des autres enfants ; nous gardâmes le nôtre, et le plaçâmes dans la classe, sous le banc, entre nos jambes. Il nous semblait que cette maudite classe ne finirait jamais pour amener le moment où nous pourrions enfin planter nos jacinthes. Tout à coup on ouvre la porte de la classe ; c'est madame Roncin qui entre ; elle nous appelle tous deux d'une voix mielleuse : « On dit que vous avez apporté de belles fleurs pour votre jardin. Voyons-les. »

Nous voici comme le corbeau de La Fontaine, nous prenons notre panier et le livrons à l'admiration de madame Roncin. Madame Roncin ôte d'abord les tartines et les met sur la table du vieux père Poquet ; puis ensuite elle tire une à une les jacinthes et les range auprès des tartines. A ce moment, je levai les yeux et je vis, collés contre les vitres de la porte de la classe, deux figures ! deux formidables figures ! celle de M***, le propriétaire des jacinthes, et celle du jardinier que mon père envoyait nous chercher pour nous faire à la maison expier notre forfait. Je ne vous ferai pas, mon ami, le détail des reproches qui nous furent faits et des punitions qui nous furent infligées le lendemain en revenant à la pension. Il

nous fallut mettre notre panier à la cuisine, où madame Roncin et sa servante faisaient le déjeuner. Toutes deux nous appelèrent *petits voleurs*. D'abord, nous pleurâmes un peu ; mais mon frère me dit :

— Dis donc, Stéphen, as-tu vu ?

— Oui. Et toi ?

Ce que nous avons vu, c'est que sur un des fourneaux étaient, dans deux pots, deux des plus belles jacinthes que madame Roncin s'était, je ne sais comment, appropriées.

J'avais bien vite oublié et les jacinthes et mon crime, mais je me suis hier rappelé l'un et l'autre. Mes belles roses que j'attendais depuis dix mois ! mes diamants à moi ! mes chères fleurs ! j'allais, chaque matin, depuis qu'elles étaient fleuries, leur dire un bonjour dès les premières lueurs ; je regardais si elles ne souffraient en rien, si aucun insecte n'en rongerait les boutons, je les regardais et je respirais leur parfum, me sentais riche et presque insolent. Et ce maudit enfant me les a inhumainement arrachées de leur tige et piquées dans son jardin, où elles sont mortes en quelques heures. Et mon œillet ! un bel œillet flamand, blanc avec des bandes violettes ; un œillet que j'avais la veille refusé opiniâtement à une femme qui le demandait. C'est alors que j'ai compris tout ce que j'avais dû faire de chagrin à ce pauvre voisin, à l'homme aux jacinthes.

Il m'a semblé subir une de ces vengeances, comme Didon en annonce une au parjure Énée.

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor...

Cet enfant n'était pas né alors qui aujourd'hui tire de moi de justes peines.

En effet, ce sont nos enfants qui nous rendront la peine et les ennuis que nous avons coûté à nos pères. De même, ne leur demandons pas la tendresse que nous leur portons, ce n'est pas à nous qu'ils la doivent et qu'ils la rendront, c'est aux enfants qu'ils auront plus tard, et dont ils se plaindront injustement, alors, comme nous nous plaignons d'eux et comme nos pères se sont plaints de nous.

“ On ne se rappelle le respect et la reconnaissance que l'on doit à ses parents que pour l'exiger de ses enfants.”

Alphonse Karr.

PIANO D'ARTISTES.

Jusqu'à ce jour les Canadiens, désireux de se procurer un piano de supériorité incontestable, ont, avec de bonnes raisons, fait leur choix chez des fabricants américains en renom : même aux prix élevés occasionnés par les droits de l'importation. A l'avenir, l'on ne sera plus dans cette obligation onéreuse ; grâce à l'esprit d'entreprise de M. L. E. N. Pratte, on peut désormais se procurer un instrument de fabrique canadienne parfaitement l'égal, et, sous plusieurs rapports, supérieur, aux instruments de marques étrangères de la plus haute classe.

Sans faire de bruit, sans chercher à attirer l'attention à coups de tantam, sans rechercher les compliments, M. Pratte a travaillé sans relâche huit années durant avant de risquer son premier piano devant le public. Tout est fait scientifiquement dans cet instrument, tout a passé par une épreuve sévère, et l'on peut dire sans crainte qu'aucun autre ne l'égale en solidité et en qualités propres à le rendre résistant aux variations climatiques.

Pour se rendre compte de l'excellente réputation dont jouit le piano “ Pratte ” dans le monde artistique, il suffit de lire les lettres flatteuses d'artistes Européens et Canadiens qui sont adressées à M. L. E. N. Pratte, et n'importe quel connaisseur peut constater en examinant son piano qu'elles sont justifiées, et que cet instrument exceptionnel fait honneur à l'art Canadien.

Une tasse de café obtenue en un instant



LE CAFE LYMAN est un délicieux breuvage. Pour les soirées, rien n'est plus désirable, il est à la fois excellent et économique. En un seul instant, on peut en faire en grande ou en petite quantité. Sa préparation, des plus simples, ne requiert pas l'emploi d'une cafetière. Pas de marc au fond de la tasse. Délicieux odoriférant. Mesdames, employez-le, et sauvez-vous des peines inutiles. Demandez-en un échantillon à votre épicier.

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine parfaite, par les **Poudres**

+ + **Orientales**

Les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la sante le développement de la fermeté des formes de la poitrine chez la femme.

SANTÉ ET BEAUTÉ.

Une boîte avec notice, \$1.00. Six boîtes, \$5.00.

En vente dans toutes les Pharmacies de première classe.

Dépot général pour la Puissance.

L. A. BERNARD, 1882 rue Ste Catherine, Montreal.

ARCHAMBAULT

 *Photographie Artistique*

1662 Rue NOTRE-DAME,

MONTREAL.

 Spécialité de portraits grandeur nature au pastel.

WALTER BAKER & CIE

Les plus grands manufacturiers de

COCOAS

— ET —

CHOCOLATS

De PAYS.



Leurs produits les plus purs qu'on trouve sur le marché conviennent surtout pour les "five o'clocks" et les soirées. C'est le triomphe des chocolats.

Leur cocoa pour déjeuner n'est pas préparé d'après le procédé allemand; il ne contient aucun alkali ou autre matière chimique.

Il est absolument pur et soluble, et coûte moins d'un sou la tasse.

Vendu par tous les épiciers.

Walter Baker & Cie., - Manchester, Mass.

MARCHANDISES DE PRINTEMPS

N'attendez pas au dernier moment avant de vous décider sur l'achat d'un costume pour . . .

La Saison du Printemps.

Venez dès maintenant, vous trouverez un assortiment plus varié, et nous vous aiderons de notre expérience pour faire votre choix.

ENEZ ET VOUS SEREZ CONVAINCUES

Qu'un costume fait par un tailleur d'expérience est beaucoup plus chic et pas plus coûteux qu'une robe ordinaire.

L. G. de **TONNANCOUR,**

TAILLEUR POUR DAMES,

8 Cote St. Lambert, Montreal.

25,000

CERTIFICATS ATTESTENT LES GUERISONS PRODUITES

—PAR LE—

VIN ST. MICHEL

—DANS LES CAS DE—

DÉBILITÉ

Trois petits verres par jour auront pour effet de rendre l'appétit meilleur, la digestion facile, le sang circulera chaud dans les veines et les forces reviendront comme par enchantement.

EN VENTE PARTOUT.

25c.
PAR BOITE.
PILULES DE NOIX LONGUES DE MCGALE POUR AFFECTIONS BILIEUSES & C.
A VENDRE PARTOUT.

Avis aux Familles pour la Conservation de leur Santé.

LES PILULES DE NOIX LONGUES DE MCGALE

Étant purement végétales peuvent être données en toutes saisons et dans tous les climats; elles ne contiennent ni mercure ni minéral quelconque.

Pour le Mal de Tête, les Etourdissements et les Dérangements Bilieux.

ARTHUR LEMIEUX, D.C.D., L.C.D. GUSTAVE LEMIEUX, L.C.D.

A. & G. LEMIEUX,

CHIRURGIENS-DENTISTES,

187 RUE ST. DENIS

TELEPHONE 7224.

N.B.—Nous apportons un soin tout particulier aux dents des enfants, aux obturations en or et à la correction des dents irrégulières.



RIEN NE SURPASSE

Le Savon "SUNLIGHT"

IL EVITE

Le Fouillage, Les Durs Frottements, Les Douleurs dans le Dos, Les Mains Endolories.

Ne faites pas un autre lavage sans essayer le Savon **SUNLIGHT**

REFUSEZ LES IMITATIONS A BON MARCHÉ.
DEPOT DU SAVON SUNLIGHT, POUR QUEBEC:

FRANK MAGOR & CIE.,
MONTREAL.